

CHRONIQUES CAMUSIENNES

Bulletin de liaison de la Société des Études Camusiennes

N° 4 – Octobre 2011

– Vie de la Société des Études Camusiennes	p. 2
– Activités camusiennes : à l'étranger, en France	p. 5
– Points de vue	
* J.-M. Papapietro, « Retour à Camus »	p. 8
* M. Mahasela, « A. Camus. Lire, écrire, "des actions insolites" »	p. 14
– Parutions	p. 20
– Actualité théâtrale	p. 22
– Témoignages	p. 25
– Échos	p. 27
– Associations amies	p. 30
– Disparition	p. 30
– Formulaire de (ré)adhésion 2011	p. 31
– Bulletin de souscription (volume des Actes du colloque d'Angers)	p. 32

Chers adhérents, chers amis,

L'activité a repris, à la Société des Études Camusiennes comme ailleurs.

Des conférences sont prévues ; le numéro 3 de *Présence d'Albert Camus* se prépare ; et bien des projets mûrissent pour le centenaire de la naissance de Camus en 2013. Chacun peut être partie prenante de cette activité et susciter quelque chose là où il est ; la Société soutient les initiatives de ses adhérents.

Les échos faits à Camus et à son œuvre sont nombreux et multiformes ; deux exemples parmi bien d'autres, dont ce numéro essaie de rendre compte : Camus est à l'honneur, bien sûr, pour ce trentième anniversaire de l'abolition de la peine de mort en France (un recueil de ses textes abolitionnistes va paraître chez Gallimard) ; le film tiré du *Premier Homme* a été présenté au festival de Toronto et sortira en France en janvier prochain.

À un moment où la question des valeurs se pose d'une manière plus aiguë que jamais, Camus peut nous aider à penser notre monde, même si nous ne pouvons pas savoir ce qu'il aurait pensé, dit ou fait aujourd'hui.

La Société des Études Camusiennes a, encore et toujours, un rôle à jouer. L'Assemblée générale du 4 février 2012 sera l'occasion de nous retrouver et de faire le point sur notre action.

À bientôt, donc.

Agnès Spiquel-Courdille

agnes@spiquel.net

Directeur de publication : Guy Basset, 21 rue du Faubourg Saint-Jean 45000 Orléans- revue@etudes-camusiennes.fr

ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 4, octobre 2011, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

➤ Réunion du Conseil d'administration de la SEC, à Paris, le 5 novembre 2011

Ordre du jour

- point sur les publications
- préparation de 2013
- point financier et prévision des dépenses 2012 et 2013
- préparation de l'AG
- questions diverses

➤ *Présence d'Albert Camus* au Salon de la Revue, à Paris, du 14 au 16 octobre 2011

Pour la première fois, la Société des Études Camusiennes aura un stand au Salon de la Revue ; c'est le moyen de faire connaître *Présence d'Albert Camus* dans l'univers des revues littéraires et au grand public.

C'est à l'Espace culturel des Blancs-Manteaux, 48 rue Vieille du Temple Paris 4ème.

Vendredi 14 octobre (20 h - 22 h), samedi 15 (10 h - 20 h), dimanche 16 (10 h - 19 h 30).

Venez nous voir !

➤ Café Camus au Procope, à Paris, le 5 novembre 2011

La prochaine séance de ces « Échanges Jacqueline Lévi-Valensi autour de Camus » portera sur *Les Justes* : Eugène Kouchkine ouvrira le débat avec un exposé intitulé : « Terreur et Justice : les "meurtriers délicats" de Camus ».

➤ Journée d'étude et Assemblée générale, le samedi 4 février 2012

La SEC ayant décidé de calquer ses comptes sur l'année civile et, donc, de fixer les AG annuelles après la fin de l'année civile, l'Assemblée générale 2011 aura lieu le samedi 4 février 2012, à Paris, sans doute au Centre universitaire Censier. Un rappel de cette convocation figurera dans le prochain numéro de *Chroniques* ; mais notez déjà la date. Cette AG sera précédée d'une demi-journée d'études, organisée par Marie-Thérèse Blondeau. On y entendra deux communications, chacune suivie d'un débat.

Programme de la journée

- 10 h 30 – 12 h 30 : demi-journée d'étude
 - Alexis LAGER, « Pourquoi Camus ? » : Pourquoi Camus ? Pourquoi son œuvre continue-t-elle à être vivante et fertile pour le lecteur d'aujourd'hui ? Pour répondre à cette question, nous nous proposons d'explorer une formule de René Char, tirée d'une lettre à Gaston Gallimard : "Je veux dire simplement que l'œuvre de Camus est, sera infiniment *utile* aux êtres, en grand nombre, tournés vers une sorte d'entéléchie aussi vivace que la détresse, son vis-à-vis." Pour le poète, l'œuvre de Camus permet de réaliser les êtres, d'allumer en chacun la flamme d'une "entéléchie", c'est-à-dire d'une réalisation personnelle et individuelle de soi. A travers une analyse des stratégies narratives, du rapport lecteur/personnage, des visées éthiques et existentielles de l'œuvre camusienne et de l'optimisme tragique qu'elle revendique, nous essayerons de voir comment l'œuvre de Camus amène chaque lecteur à s'édifier et à se construire en tant qu'être et en tant qu'homme.
 - David WALKER, « Camus dans les coulisses » : D. Walker évoquera les recherches qu'il poursuit sur la carrière théâtrale de Camus, sur ses relations avec les théâtres, et sur le rôle que Camus a joué dans la création de ses propres pièces.
- 13 h : déjeuner en commun

- 15 h – 17 h : assemblée générale

Ordre du jour

- informations
- bilan moral
- bilan financier
- préparation des manifestations de 2013
- questions diverses

Le présent avis tient lieu de convocation à cette Assemblée générale du 4 février 2012

Il est encore temps de payer **votre cotisation 2011**... Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro. La Société des Études Camusiennes a besoin de ressources pour continuer à développer ses activités.

Brigitte Sändig a reçu la distinction de chevalier des Palmes académiques. Toutes nos félicitations !

* * *

Appel à communications

Colloque International Albert Camus : Topographie et Toponymie

**Boise State University (Boise, Idaho, États-Unis)
18-19 avril 2013**

Conférenciers d'honneur : Agnès Spiquel et Raymond Gay-Crosier

Sous la direction de :

Jason Herbeck (Boise State University)

Vincent Grégoire (Berry College, Géorgie)

Depuis la publication de *Noces* (1939), l'on peut reconnaître la relation foncière qu'a toujours entretenue Camus avec la nature. Il suffit de lire *La Mort heureuse*, ouvrage publié à titre posthume mais écrit dès 1937, lorsque Camus avait 24 ans, pour constater d'une part le caractère charnel de ce lien avec le monde naturel et, d'autre part, la complexité des relations humaines qui tantôt attirent tantôt importunent le protagoniste camusien. Aussi pourra-t-on considérer l'œuvre de Camus comme la mise en scène d'un tiraillement continu entre l'univers de la nature et le monde des hommes. Si le narrateur de « L'été à Alger » se réjouit de « la mer au tournant de chaque rue, un certain poids de soleil, la beauté de la race », le docteur Rieux quant à lui n'hésite pas à déplorer, dans *La Peste*, « l'insignifiance du décor » de la cité d'Oran d'où il est impossible d'apercevoir la mer. Ce déséquilibre entre l'être humain et le milieu naturel ne fait que s'accroître dans *L'Exil et le royaume* (1957).

La tension qui existe entre l'*endroit* (que l'on pourra concevoir ici comme le monde naturel) et son *envers* (le monde des hommes qui s'érige en juxtaposition avec ce premier) s'avère donc d'une importance incontestable dans l'œuvre de Camus. Tandis que la topographie s'impose à l'être humain, ce dernier impose la toponymie au terrain. Or, jusqu'ici, la topographie (la configuration du terrain) reste, en ce qui concerne les études sur Camus, un sujet relativement peu exploré ; et la toponymie (l'étude des noms de lieux) l'est encore moins. À l'occasion du centenaire de la naissance du prix Nobel de littérature 1957, nous avons donc choisi pour thème de la conférence que nous organisons en 2013, « la topographie et la toponymie dans l'œuvre camusienne ».

Nous vous invitons à nous faire parvenir vos propositions de communication (en français ou en anglais) privilégiant l'un des deux axes suivants:

Topographie : contexte topographique (rural, montagneux, urbain ou autre) dans un ou plusieurs passages ou textes camusiens ; rapports entre l'intrigue et l'espace ; rapports entre le protagoniste camusien et le terrain (naturel ou humain) ; évolution topographique dans un ou divers textes ; tensions topographiques ; « philosophie topographique » de Camus...

Toponymie : présence et choix des toponymies dans l'œuvre camusienne -- quelles trouvent leur origine dans un lieu naturel (montagne, plateau, rivière, plaine, étendue d'eau, etc.) ou un milieu humain (rue, place, monument, ville, etc.) ; signification toponymique dans l'œuvre camusienne ; transformation ou évolution des toponymies...

Les propositions de communications (titre provisoire et résumé d'une demi-page) seront soumises à un comité scientifique pour évaluation et devront être envoyées à Jason Herbeck (jasonherbeck@boisestate.edu) et Vincent Grégoire (vgregoire@berry.edu) **avant le 31 juillet 2012**.

Activités camusiennes¹

[à l'étranger]

➤ Colloque à Saint-Domingue (République dominicaine) du 20 au 22 juin 2011 : « Camus de l'homme à l'œuvre, les sentiers de la liberté »

Du 20 au 22 juin 2011 s'est tenu à Saint-Domingue un colloque intitulé « Albert Camus. El hombre, la obra, los surcos de la libertad », organisé par le Centre d'études de la civilisation française et de la francophonie de FUNGLODE (Fundación Global Democracia y Desarrollo), avec le soutien de l'Ambassade de France en République Dominicaine, de l'Alliance française de Saint-Domingue et de la Société des Études Camusiennes. Il était coordonné par Mme Delia Blanco, critique et conseillère littéraire, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Saint-Domingue, avec le concours de Claire Guillemain.

Le programme en était le suivant :

20 juin.

- Pierre-Louis Rey (professeur à l'Université de Paris III-Sorbonne nouvelle) : « Camus et l'esprit de la révolte ».
- Christophe Paradis (psychiatre et psychanalyste) : « Le silence de la mère et les révoltes solaires de l'enfance camusienne ».
- Ylonka Nicidad Perdomo (poète, essayiste et critique littéraire) : « Albert Camus y sus espectadores, el estado de sitio y los justos ».

21 juin.

- Sophie Bastien (professeur de littérature à l'Université royale de Kingston, Ontario) : « L'esthétique théâtrale de Camus » (texte lu en l'absence de Mme Sophie Bastien, qui n'avait pu se déplacer).
- Reynaldo Espinal (spécialiste de philosophie) : « Albert Camus, los desafíos de su obra y pensamiento filosófico en *El Mito de Sísifo* y en *El Extranjero* ».
- Delia Blanco : « Camus mediterráneo. *Bodas y Verano*, exaltación existencial y esencia de vida ».
- David Camus (écrivain) : « La liberté dans le nom ».

Des textes d'Albert Camus ont été lus en public par Mme Delia Blanco.

Toutes les communications faisaient l'objet d'une traduction simultanée, en français ou en espagnol.

22 juin.

Café-philos : « Leer Camus frente a los desafíos del siglo XXI », avec Delia Blanco, David Camus, Reynaldo Espinal, Christophe Paradis, Ylonka Nicidad Perdomo et Pierre-Louis Rey.

Les trois journées, suivies et animées par un public nombreux, se sont tenues dans les locaux de la FUNGLODE. En marge du colloque, les invités venus de France ont accordé des entretiens à des représentants de la presse dominicaine.

Les communications des 20 et 21 juin seront publiées par les soins de la FUNGLODE.

➤ Une « Journée Camus » à Tübingen (Allemagne), le 23 juin 2011

« L'absurde nous concerne tous » – voilà la devise de la « Journée Camus » qui a eu lieu à l'Université de Tübingen. Nous, c'est-à-dire un groupe d'étudiantes et d'étudiants, en littérature, en philosophie, en histoire et en médecine, avons conçu le projet de lancer un dialogue entre les différentes disciplines pour témoigner de l'actualité de l'idée camusienne de l'absurde.

Dans ce but, nous avons invité des enseignants et des étudiant(e)s de notre université et de l'École des Beaux-Arts de Stuttgart. Au début de la journée, une centaine d'invités a vu la conférence-vidéo de Brigitte Sändig (Potsdam) : l'absurde, mot-clé de la première période de l'œuvre de Camus, y fut qualifié non

1 Cette liste non exhaustive reprend les activités qui ont été signalées à la SEC.

seulement d'idée, mais aussi d'idéal vécu.

Puis, la grande salle du clubhouse ne désemplit pas. Les différentes interventions des enseignants en pédagogie et philosophie, en histoire et science culturelle, en littérature et beaux-arts ont provoqué de vives discussions ; on y a évoqué, entre autres sujets :

- la possibilité d'une pédagogie qui ne revendique pas forcément linéarité et raison,
- les protestations, pendant l'époque de la Perestroïka, contre « l'absurdistan » dans l'empire des soviets,
- le sens attribué aux catastrophes et crises par les différentes cultures,
- la lecture postcoloniale de Camus à l'instar d'Edward Saïd,
- l'insuffisance de l'absurde par rapport aux valeurs communes
- la correspondance entre l'absurde et l'amitié.

Cette « Journée Camus » fut saluée par le public d'une manière enthousiaste. Le bilan qui s'en est dégagé : l'absurde et Camus ont vraiment une grande importance actuelle.

Le groupe « Perabsurdum »

(Laura Böckmann, Andrée Gerland, Daniel Rothenburg, Malin Elsen)

(Traduction: Nora Kleinbub)

➤ **Exposition « Albert Camus » à Dresde (Allemagne), de mai à juillet 2011**

L'artiste Antje Wichtrey a exposé à la galerie « Art + Form » des dessins et peintures inspirés par les *Carnets* de Camus.

* * *

[en France]

➤ **« Herboriser en feuilletant l'œuvre de Camus », exposition au Centre Albert-Camus, Aix-en-Provence, du 10 juin au 8 octobre 2011**

L'exposition se poursuit ; elle a pour objet d'herboriser en feuilletant, en parcourant les textes originaux de Camus comme on chemine dans la nature ou dans un paysage

Centre Albert Camus, Cour Carrée, Cité du Livre, Bibliothèque Méjanes, 8-10 rue des Allumettes, Aix-en-Provence ; du mardi au samedi de 14 h. à 18 h.

➤ **Les « Rencontres Méditerranéennes Albert Camus » en 2011**

- 10 juillet-21 août 2011 : exposition « Albert Camus, l'Histoire et le temps », à la Bibliothèque Anne-Marie Chapouton de Lourmarin.
- **les 7 et 8 octobre 2011, Journées des Rencontres méditerranéennes Albert Camus, « La peur, le temps et l'Histoire chez Camus »**, à Lourmarin.
 - Dalila AÏT-el-DJOUDI (Toulon) : *Albert Camus et l'Algérie : le contexte historique*
 - Sophie DOUDET (Aix-en-Provence) : *La conception de l'Histoire dans Les Justes et La Chute*
 - Tadashi ITO (Osaka) : *Du temps individuel au temps collectif ou historique autour de la révolte contre la peur*
 - Hans-Peter LUND (Copenhague) : *Le siècle de la Peur : Camus dans les convulsions de son temps*
 - Brigitte SÄNDIG (Potsdam) : *La Peur de l'ingénieur Corte*
 - Heinz Robert SCHLETTE (Bonn) : *Camus et le problème de l'avenir*
 - Agnès SPIQUEL (Paris) : *Comment dire l'Histoire ? Une brève analyse de deux chapitres du Premier Homme (I, 5 et I, 7)*
 - Maurice WEYEMBERG (Bruxelles) : *L'énigme du temps et le mystère de l'histoire*

➤ **Camus et Char aux « Bibliothèques idéales » à Strasbourg, du 16 au 25 septembre 2011**

Le 21 septembre, lecture de la correspondance Char-Camus en présence de Marie-Claude Char et de Catherine Camus.

➤ **Camus et Roger Martin du Gard au Château du Tertre, le 26 novembre 2011**

Eugène Kouchkine donnera une conférence sur les relations entre les deux écrivains, dans le château même où vécut Martin du Gard (à Sérigny, dans l'Orne) et où sa petite-fille, Anne Véronique de Coppet, entretient une vie culturelle très active.

➤ **Rencontre camusienne à Toulouse, le 20 septembre 2011**

Les « Camusiens du Toulousain » organisent une rencontre avec une communication de Christiane Prioult, « Camus - Faulkner ».

Contacts : Yves Ramier anne-yves@wanadoo.fr

➤ **Hommage à Camus à Saint-Avertin (Indre-et-Loire), le 16 juin 2011**

Jean-Pierre Lautman, secrétaire général de la société des amis de Paul-Louis Courier, organise régulièrement des soirées consacrées à ceux qui « ont consacré tout ou partie de leur œuvre à faire bouger le monde ». Le 16 juin, en collaboration avec la Bibliothèque municipale de Saint-Avertin, a eu lieu une soirée en hommage à Camus. Une soirée exclusivement consacrée au *Premier Homme* est envisagée pour 2013.

➤ **« Approches contemporaines d'Albert Camus », cycle de conférences à l'Institut catholique de Paris (premier semestre 2012)**

10 conférences sur Camus seront données par Guy BASSET dans le cadre de ce cycle, le mardi à 17 h, les 7 et 14 février, 6, 13, 20 et 27 mars, 3 avril, 15 et 29 mai, 6 juin ; une conférence sera assurée le 22 mai par Agnès SPIQUEL

Renseignements et inscriptions

<http://www.icp.fr/fr/Organismes/Universite-du-Milieu-de-la-Vie-UMV/Universite-du-Milieu-de-la-Vie-UMV>.

Points de vue

- « Retour à Camus », par Jean-Marie Papapietro²

« J'ai le goût des vanités du monde, de mes semblables, des visages, mais à côté du siècle, j'ai une règle à moi qui est la mer et tout ce qui dans ce monde lui ressemble. Ô douceur des nuits où toutes les étoiles oscillent et glissent au-dessus des mâts, et ce silence en moi, ce silence enfin qui me délivre de tout. » (Carnets, 1946, OC II, p. 1064)

Revenir à Camus, cinquante ans après sa disparition, c'est sans doute ranimer des souvenirs liés à l'Algérie et tout particulièrement, pour beaucoup d'entre nous, au traumatisme du départ vers la France ou vers l'étranger, mais surtout essayer d'éclaircir ce terme d'*exil* qui revient si souvent dans son œuvre et mesurer aussi précisément que possible tous les harmoniques qui s'en dégagent. Pour dire les choses autrement, en quoi la vie et l'œuvre de Camus nous permettent-elles de mieux comprendre peut-être le destin de ceux qui naquirent dans ces trois départements français, une fois brisé le lien intime qui unissait ceux-ci à la métropole?

Une génération nous séparait et ce qui me frappe d'emblée, c'est que, malgré sa notoriété déjà largement répandue en France et dans le monde, en Algérie même son œuvre n'était connue, appréciée, commentée que par un petit nombre. Dans les années 50, pendant toute ma scolarité secondaire, je n'en ai guère entendu parler, sinon par des proches et en dehors de l'école. En terminale, au lycée de Blida, nous commentions *La Nausée* et *Les Mouches* ; plus tard, en classes préparatoires, à Bugeaud, il n'en fut quasiment jamais question. J'avais pourtant vu, chez mon grand-oncle, proviseur honoraire de ce prestigieux lycée, la fameuse photo où l'on reconnaît le jeune Camus dans cette classe d'Hypokhâgne dont je faisais maintenant partie. Certes, nous pouvions lire *L'Étranger*, *La Peste*, *Le Mythe de Sisyphe*, *Noces*, *L'Été* surtout avec ses pages fameuses ressasant ad nauseam les beautés du pays que nous habitons. Mais, précisément, cette terre bénie était déjà obscurcie par de lourds nuages menaçant de faire vaciller à jamais un équilibre qui nous paraissait de plus en plus fragile. Dans mon souvenir, aucune discussion, aucun débat en classe de philosophie autour de *L'Homme révolté* publié pourtant en 1951. Sans doute, la plupart de nos maîtres devaient-ils partager à propos de cette œuvre l'opinion formulée plus tard par Bourdieu dans *La Distinction* sur la « niaiserie philosophique camusienne » qui « n'aurait accouché que d'un bréviaire de philosophie édifiante sans autre unité que le vague à l'âme égotiste qui sied aux adolescents hypokhâgneux et assure à tout coup une réputation de belle âme ». Et pourtant, en 1956, la belle âme était venue défendre à Alger même, dans un contexte extrêmement tendu, son *Appel pour une trêve civile*. La plupart des Européens restèrent sceptiques devant une telle initiative, d'autres franchement hostiles, car ils soupçonnaient que Camus était manipulé par les stratèges du FLN, ce que lui-même d'ailleurs confirmera plus tard. Mais d'autre part, comme il était plus simple, plus rassurant aussi pour l'intelligentsia germanopratinne de jeter le discrédit sur une démarche aussi solitaire, au nom d'une vision manichéenne qui voyait dans l'inéluctable victoire du FLN le triomphe du Bien et la promesse d'un avenir lumineux sous un soleil évidemment socialiste.

Loin d'Alger, une fois installé à Paris, alors que se jouait le dernier acte du drame algérien, je n'ai guère entendu parler que du silence étrange de Camus. Après l'éclat fameux de Stockholm qui fit quelque bruit et suscita des commentaires outrés dans les salons de la Rive gauche, Camus ne semblait plus avoir voix au chapitre. Robert Gallimard confia même qu'*Actuelles III* dont la distribution fut ici et là sabotée par les

2 Jean-Marie Papapietro est metteur en scène et directeur artistique du Théâtre de Fortune à Montréal. Il a écrit ce texte pour la plaquette *Regards croisés sur Camus*, éditée par Mme Simone Jehel et composée de textes écrits par d'anciens élèves de l'hypokhâgne du Lycée Bugeaud (Alger), à l'occasion du cinquantenaire de la mort de « celui qui fut dans la khâgne d'Alger [leur] grand aîné ». L'auteur et l'éditrice de ce texte nous ont autorisés à le reproduire ; nous les en remercions.

syndicats – notamment en Algérie – sans être un échec véritable, enregistrèrent l'année de leur sortie une remarquable mévente, alors que la moindre publication de Camus se traduisait d'ordinaire, dès les premières semaines, par des records de librairie. En vérité, ce que l'on reprochait à Camus, ce n'était pas son prétendu silence, mais qu'il ne mêlât point sa voix à la meute bien-pensante qui, de Paris, justifiait le terrorisme du FLN. Dans cet étrange climat où les informations étaient soigneusement filtrées par une presse largement favorable au pouvoir gaulliste, nous nous écartions de notre illustre aîné, tout auréolé qu'il fût du prix Nobel. Le Nouveau Roman accaparait nos esprits, on se pressait pour voir *Les Séquestrés d'Altona* ou *En attendant Godot*, on s'excitait beaucoup autour de Lévi-Strauss, Jakobson, le Cercle de Prague, Chomsky et la Grammaire générative, on n'osait surtout pas dire trop fort qu'on venait de là-bas puisque l'élite au pouvoir dans les amphithéâtres nous avait une bonne fois pour toutes ostracisés. À ma grande honte, je n'ai pas le souvenir d'avoir assisté à une représentation des *Possédés*, spectacle monté par Camus, le 30 janvier 1959, au Théâtre Antoine. Ce serait pourtant sa dernière mise en scène et il me faudra attendre de consulter les archives de l'INA pour l'entendre défendre son adaptation devant les caméras de l'ORTF, sous le regard glacé de Pierre Dumayet. Cette voix de Camus précisément, telle qu'elle nous est restituée par les enregistrements, réécoutons-la encore car elle me semble très révélatrice de ce maquillage que s'imposait tout Français d'Algérie qui désirait faire carrière en métropole. Certes, Camus avait-il peut-être suivi des cours de diction pour monter sur les planches puisque, dès sa jeunesse, il dirigea une compagnie de théâtre à Alger même. Mais il y a aussi et surtout dans ce souci d'effacer publiquement ses racines algériennes le désir de préserver un domaine privé que n'éprouvait pas, à ma connaissance, et avec autant d'application, un Provençal, un Occitan, un Alsacien ou un Bourguignon. Cette voix de Camus, détimbrée, quasiment linéaire avec cette prononciation des voyelles qui trahit tout de même ses origines méditerranéennes, est celle d'un homme qui s'avance masqué comme s'il voulait contenir ses émotions et surtout se faire pleinement accepter par ses pairs, loin de sa terre natale. Je me suis toujours demandé si un tel phénomène avait pu s'observer dans le cadre de l'Empire romain, à l'époque, par exemple, où Saint Augustin quittait Carthage pour poursuivre son enseignement auprès de l'élite romaine ou milanaise. S'était-il lui aussi astreint à dissimuler ses origines et son accent africain, si tant est qu'il y en eût un aussi perceptible en latin que celui de la plupart des Européens d'Algérie en français ?

Quoi qu'il en soit, pour revenir à cette voix fabriquée de Camus qu'un psychiatre de renom n'hésite pas à définir comme typique de « l'isolation obsessionnelle », voyons-y surtout un des stigmates de ce que durent subir beaucoup de jeunes ou moins jeunes Pieds-Noirs puisque c'est ainsi qu'on les désignerait désormais, après la débâcle de 1962. Dans un de ses livres, *Alger l'amour* publié en 1982, Alain Vircondelet témoigne : « On conserva, on cristallisa avec pugnacité tout ce que nous avions appris là-bas. On le partagea *en secret*, faisant *comme si* dès que nous sortions. (...) Alentour, les réflexions que l'on faisait innocemment devant moi contre les Pieds Noirs, sans que l'on sût que je l'étais ne m'incitaient guère à révéler ma différence. Peu à peu, des couches épaisses de mutisme et de rancœur recouvrirent ma vraie identité, je me piquai même d'avoir l'accent pointu de Paris, et sitôt que j'y allais, je me mondanisai, je me "francisai" davantage. La Sorbonne, les études menées avec ténacité, l'auxiliariat pour pouvoir subsister, les premières rencontres avec les écrivains, firent de moi le parfait étudiant modèle bien assimilé au moule français. » Nombreux parmi nous se retrouveront peu ou prou dans ce touchant témoignage, mais revenant à Camus, je voudrais, à ce point, relever une différence fondamentale entre son itinéraire et celui de notre génération. Avant de quitter Alger pour Paris en 1940, à 26 ans, Camus a déjà terminé ses études supérieures, fondé le *Théâtre du Travail*, puis celui de l'*Équipe*, publié de nombreux articles dans *Alger Républicain*, dirigé une Maison de la culture sous l'égide du Parti communiste algérien, milité pour le projet Blum-Viollette et prononcé, en 1937, une conférence exaltée sur la force et la pérennité du génie méditerranéen. L'année suivante, dans le texte de présentation de la revue *Rivages* sous-titrée « Revue de culture méditerranéenne », il reprendra l'esprit de sa conférence, et presque textuellement une référence aux survivants de *l'Anabase* : épuisés à leur retour de Perse, « ils se mirent à danser devant les vagues éclatantes où souriaient leurs dieux. »

À la veille de la guerre, le tout jeune Camus débarque donc à Paris, la tête pleine de projets et surtout avec la conviction que l'Algérie est une terre riche de promesses et que les chantiers qu'il a contribué à ouvrir avec ses amis pourront un jour se concrétiser. Mais quand, en 1959, je m'appête à quitter Alger avec quelques amis, tous à peine plus jeunes que lui, tout a basculé dans un affreux cauchemar et l'avenir semble bien compromis. Un peu de temps encore, et ce sera le coup de grâce et l'exil définitif, l'exil sans retour. Le grand « dérangement », comme disent les Acadiens qui, eux aussi, en d'autres temps, furent violemment

arrachés de leur terre de Nouvelle-France. Déportés, rapatriés, exilés, on peut jouer sur les nuances certes, mais la violence est de même nature. Nous avons quitté notre terre natale, sans espoir de retour, car nous savions ou nous pressentions que le FLN et le panarabisme militant soutenus par les États-Unis et la Russie soviétique ne nous auraient pas permis d'y rester, quand bien même nous l'aurions souhaité. Rapatriés nous fûmes, de gré ou de force, et rapatriés nous le sommes restés puisque notre patrie, la terre de nos lointains aïeux, a toujours été l'Europe et, en particulier, cette culture française dont nous nous sommes nourris avec d'autant plus de ferveur que nous venions, pour la plupart d'entre nous, de familles modestes, assimilées depuis peu au giron de la République. Je schématise sans doute, à gros traits, mais il le faut quand on veut y voir plus clair. Le rêve généreux de Camus, entretenu passionnément jusqu'à la fin, au moins jusqu'en 1958, n'était que généreuse utopie. Il en était conscient sans doute, mais refusait obstinément de céder devant le triomphe des bien-pensants et le cynisme de l'ubuesque illusionniste de Colombey. Le 4 août 1958, il écrivait à Jean Grenier : « Je crois comme vous qu'il est sans doute trop tard pour l'Algérie. Je ne l'ai pas dit dans mon livre [*Actuelles III*, paru quelques mois plus tôt] parce que *lo peor no es siempre seguro*, parce qu'il faut laisser ses chances au hasard historique et parce qu'on n'écrit pas pour dire que tout est fichu. Dans ce cas-là on se tait. Je m'y prépare. » Il ne sera pas besoin d'une longue préparation. Le 4 janvier 1960, la mort se chargera de lui imposer silence définitivement.

Et pourtant, dans une lettre à son ami Fréminville datant de sa période estudiantine, il écrivait : « Je ne pourrai jamais vivre au dehors d'Alger. Jamais. Je voyagerai car je veux connaître le monde mais, j'en ai la conviction, ailleurs, je serai toujours en exil. » L'exil, le mot plane déjà comme une menace, mais il faudrait ici comprendre plus précisément ce que recouvre cette notion. Dans les années 1930, après les célébrations éclatantes du Centenaire de la Conquête, personne ne songe à remettre en question la présence française en Algérie et on ne compte pas les pages où Camus a célébré, non sans emphase parfois, la singularité de cette terre pleine de promesses. « Et d'abord, la jeunesse y est belle, écrit-il dans *L'Été*. Les Arabes, naturellement, et puis les autres. Les Français d'Algérie sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, Grecs enfin s'y sont rencontrés. Ces croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats. En vous promenant dans Alger, regardez le poignet des femmes et des jeunes hommes et puis pensez à ceux que vous rencontrez dans le métro parisien », Et un peu plus loin, il conclut : « Je puis bien dire que l'Algérie est *ma vraie patrie* (je souligne) et qu'en n'importe quel lieu du monde, je reconnais ses fils et mes frères à ce rire d'amitié qui me prend devant eux. Oui, ce que j'aime dans les villes algériennes ne me sépare pas des hommes qui les peuplent. »

Comment, cependant, relire ces lignes sans songer au dernier chapitre du *Premier Homme* sur lequel il travaillait encore quelques jours avant sa mort ? Le long passage que je retiendrai ici évoque le climat très particulier dans lequel nous avons baigné, avec autour de nous

ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie, et le soir venu ils se retiraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais, barricadées aussi avec leurs femmes qu'on ne voyait jamais ou, si on les voyait dans la rue, on ne savait pas qui elles étaient, avec leur voile à mi-visage et leurs beaux yeux sensuels et doux au-dessus du linge blanc, et ils étaient si nombreux dans les quartiers où ils étaient concentrés, si nombreux que par leur seul nombre, bien que résignés et fatigués, ils faisaient planer une menace invisible qu'on reniflait dans l'air des rues certains soirs où une bagarre éclatait entre un Français et un Arabe, de la même manière qu'elle aurait éclaté entre deux Français et deux Arabes, mais elle n'était pas accueillie de la même façon, et les Arabes du quartier, vêtus de leurs bleus de chauffe délavés ou de leurs djellabah misérables, approchaient lentement, venant de tous côtés d'un mouvement continu, jusqu'à ce que la masse peu à peu agglutinée éjecte de son épaisseur, sans violence, par le seul mouvement de sa réunion, les quelques Français attirés par des témoins de la bagarre et que le Français qui se battait, reculant, se trouve tout d'un coup en face de son adversaire et d'une foule de visages sombres et fermés qui lui auraient enlevé tout courage si justement il n'avait pas été élevé dans ce pays et n'avait su que seul le courage permettait d'y vivre, et il faisait face alors à cette foule menaçante et qui ne menaçait rien pourtant, sinon par sa présence et le mouvement qu'elle ne pouvait s'empêcher de prendre, et la plupart du temps c'étaient eux qui maintenaient l'Arabe qui se battait avec fureur et ivresse pour le faire partir avant l'arrivée des agents, vite prévenus et vite rendus, et qui embarquaient sans discussion les combattants [...] pour aller au commissariat. (*Le Premier Homme*, OC IV, p. 912)

Au passage, je ne peux m'empêcher de rapprocher ces lignes du témoignage de notre amie Denise Kester-Spacinsky dans le numéro 9 de *La Gazette de Bugeaud*. Après avoir longuement évoqué son enfance paradisiaque dans une ferme proche d'Alger, elle conclut sur une note plus inquiétante destinée sans doute à éclairer rétrospectivement l'issue d'une aventure marquée depuis ses débuts par une incertitude constante quoiqu'elle se manifestât de façon plus ou moins aiguë, selon les époques. « Aux ombres de la nuit, écrite-elle, s'ajoutaient le malaise et l'inquiétude à me sentir parfois étrangère à mon propre pays. À la ferme, je ne

pouvais échapper à l'impression que nous régnions de plein droit sur les jours tandis que les nuits qui engloutissaient les témoins de notre emprise sur la terre appartenaient à ceux qui n'avaient rien en propre, hormis leur complicité avec le pays, des coutumes et une langue que nous ne partagions pas. » Un peu plus loin elle revient sur ces « présences énigmatiques, menaçantes, qui creusaient la nuit en marge de nos journées radieuses, se mêlant dans mon imagination aux craquements sinistres des grands eucalyptus et au fracas de leurs écorces arrachées par le vent, aux longues plaintes des chacals et aux grondements de notre berger allemand. »

Certes, Camus, avec bien d'autres, n'a cessé de dénoncer les maladroites, les insuffisances ou les injustices de l'administration française, notamment dans ses enquêtes sur la Kabylie publiées dans *Alger Républicain* dès 1939. Mais à la même époque, et toutes proportions gardées, d'autres journalistes pouvaient ou auraient pu, tout aussi éloquemment, dresser un tableau analogue pour dénoncer aussi les inégalités en France même, notamment dans ces véritables ghettos où était concentrée la population ouvrière, en particulier dans les régions minières. *Germinal*, publié en 1885, est un document accablant sur la condition humiliante des mineurs du Nord de la France et il faudra de longues luttes pour que leur sort s'améliore. En Algérie aussi, des réformes étaient possibles et celles qui furent mises en œuvre, en particulier dans le domaine de la santé et de l'éducation, contribuèrent largement à l'amélioration des conditions de vie. Personne aujourd'hui, à moins d'être aveuglé par la passion idéologique, ne pourrait contester les aspects positifs de la présence française de l'autre côté de la Méditerranée. Les vaines polémiques, d'où qu'elles viennent, s'effondrent devant le constat d'Algériens lucides comme Boualem Sansal qui reconnaissait, dès 2002, qu'« en un siècle, à force de bras, les colons avaient, d'un marécage infernal, mitonné un paradis lumineux. » Et d'ajouter ces paroles terribles : « Seul, l'amour pouvait oser pareil défi... Quarante ans est un temps honnête, ce me semble, pour reconnaître que ces foutus colons ont plus chéri cette terre que nous qui sommes ses enfants. »

Il reste que, face à un déséquilibre démographique grandissant entre les Musulmans et les autres, chrétiens pour la plupart, et surtout confrontés à la montée d'un islamisme de plus en plus radical, de plus en plus xénophobe, face aussi à un panarabisme que Camus d'ailleurs ne cessait de dénoncer, les Européens, les Français d'Algérie, les Pieds-Noirs, comme on voudra, ont dû se retirer et trouver refuge en France, en Espagne, en Amérique Latine, au Canada, en Nouvelle-Calédonie ou ailleurs. Je devrais même dire : ont choisi de se retirer, de tout abandonner, quelles que soient les souffrances de ce renoncement et les fielleuses humiliations dont on les abreuve dans une France soudain frappée d'amnésie. Il suffit de relire les *Carnets* et notamment le troisième volume couvrant la période 1951-1959 pour constater à quel point Camus a pu souffrir de ces jugements réducteurs dans un milieu parisien où la bonne conscience hautaine protège, comme une carapace, les idées reçues et les calculs de prudence. Face à des adversaires qui savaient mordre en meute, sa pugnacité naturelle et son tempérament castillan suffirent à peine à masquer la douleur des coups reçus. Je cite pêle-mêle :

- « Les positions cyniques et réalistes permettent de trancher et de mépriser. Les autres obligent à comprendre. D'où le prestige des premières sur les intellectuels. »
- « Il n'y a d'aristocratie que du sacrifice. L'aristocrate est d'abord celui qui donne sans recevoir, qui s'oblige. L'Ancien Régime est mort d'avoir oublié cela. »
- « L'idée que je me fais de la vulgarité, je la dois à quelques grands bourgeois, fiers de leur culture et de leurs privilèges, comme Mauriac. »
- « Paris est une jungle, et les fauves y sont miteux. Parvenus de l'esprit révolutionnaire, nouveaux riches et pharisiens de la justice. Sartre, l'homme et l'esprit, *déloyal*. »
- « La seule source de l'aristocratie c'est le peuple. Entre les deux il n'y a rien. Ce rien qui est la bourgeoisie, depuis 150 ans, essaie de donner une forme au monde et n'obtient qu'un néant, un chaos qui ne se survit encore qu'à cause de ses anciennes racines. »

À ces notes désabusées font écho les remarques d'un Milan Kundera qui, en d'autres circonstances, eut peut-être à subir pareilles avanies. « On me raconte, écrit-il dans *Le Rideau*, que ce qui desservait Camus, c'étaient les marques de vulgarité qui s'attachaient à sa personne : les origines pauvres, la mère illettrée; la condition de pied-noir sympathisant avec d'autres pieds-noirs, gens aux façons si familières (si "basses"); le dilettantisme philosophique de ses essais ; et j'en passe. Lisant les articles dans lesquels ce lynchage a eu

lieu, je m'arrête sur ces mots : Camus est un "paysan endimanché" [...] un homme du peuple qui, les gants à la main, le chapeau encore sur la tête, entre pour la première fois dans le salon. Les autres invités se détournent, ils savent à qui ils ont affaire. La métaphore est éloquente : non seulement il ne savait pas ce qu'il fallait penser (il parlait mal du progrès et sympathisait avec les Français d'Algérie) mais, plus grave, il se comportait mal dans les salons (au sens propre ou figuré) ; il était *vulgaire*. » Rappelons en effet, pour en finir à ce propos, ce portrait de Sartre, tout en fines nuances, que je découvre dans un récent ouvrage de Frédéric Musso, *Albert Camus ou la fatalité des natures* (Gallimard, 2006) : « Ce n'était pas un gars qui était fait pour tout ce qu'il a fait. C'était un petit truand d'Alger, très marrant, qui aurait pu écrire quelques livres mais plutôt de truand ; au lieu de ça, on a l'impression que la civilisation lui a été plaquée dessus et qu'il a fait ce qu'il a fait, c'est-à-dire rien. »

Laissons désormais retomber toute cette poussière qui ne mérite au fond qu'un salutaire coup de plumeau et revenons à ce sentiment d'exil qui habite toute l'œuvre de Camus, cette « souffrance interminable de l'exil » comme il l'écrit dans *Le Premier Homme* et dont nous pouvons encore ressentir nous-mêmes les effets dans nos vies éclatées. Dans ce texte inachevé précisément, il évoque son premier voyage en France et son séjour dans la grande maison familiale d'un camarade métropolitain rencontré au lycée d'Alger, fils d'officier et d'une mère musicienne. Une « maison qui avait un grenier plein de vieilles malles, où l'on conservait les lettres de la famille, des souvenirs, des photos. » Par contre, là-bas, en Algérie, rien de tout cela, car on y est « d'une autre espèce, sans passé, ni maisons de famille, ni grenier bourré de lettres et de photos, *citoyens théoriques d'une nation imprécise* où la neige couvrait les toits » alors que, sur la terre d'Afrique, nous grandissions « sous un soleil fixe et sauvage ». « Les mairies d'Algérie n'ont pas d'archives », constate-t-il, après y avoir mené de vaines recherches. Cet immense territoire est, en effet, peuplé d'hommes dispersés, « venus de tant de pays différents », arrivés là non pas en conquérants, mais frappés par la misère ou toutes sortes d'épreuves qu'il me serait trop long d'expliquer ici et cherchant une terre où survivre, fût-elle la plus aride, la plus ingrate et la moins accueillante. Comme le rappelle fort justement Jean-Jacques Gonzales dans *Albert Camus, l'exil absolu* (Ed. Manucius, 2007), ces petits blancs que la France y envoie sont, pour la plupart, des déshérités venus des provinces les plus pauvres de France, d'Italie ou d'Espagne; ils n'appartiennent pas à une race de conquérants, je le répète, cherchant à imposer un passé glorieux, des traditions, une culture dominante. À peine arrivés, ils ne tardent pas à découvrir que cette terre n'a rien de paradisiaque, qu'elle exige, au contraire, des efforts démesurés pour y survivre. Ils y consentent malgré tout, portés par un enthousiasme et un patriotisme que la République saura entretenir sans relâche et sans hésiter évidemment à les enrôler massivement chaque fois qu'elle en aura besoin, au cours des deux dernières guerres. Alors, quand Ubu et ses brigades de Palotins décident de les faire passer à la trappe, ils ne comprennent plus rien à ce coup de torchon d'une Histoire qui les entraîne encore Dieu sait où. Aux yeux des juges candides qui les condamnèrent sans recours, les Sartre, Simone de Beauvoir, Jeanson, Mauriac et autres Servan-Schreiber, elle avait beau se conclure, cette Histoire, par une éclatante leçon de vérité ; pour des centaines de milliers de minables Meursault, elle restait la marque d'une obscure malédiction qui les arrachait à une terre qu'ils avaient tout de même fini par aimer au point de considérer qu'elle était aussi la leur et qui les rendait à l'errance de leurs pères et à la nécessité d'essayer coûte que coûte de renaître ailleurs.

C'est bien pour ces petits, ces anonymes et ses frères dans le malheur que Camus a rédigé fiévreusement les ébauches du *Premier Homme*. Ce livre a été conçu dans la tourmente de la guerre, sous la menace de voir disparaître à jamais une culture tout à fait originale, défigurée par des préjugés outranciers ou des a priori sectaires que Camus s'évertue à pourfendre depuis Paris où il réside le plus souvent. « À lire une certaine presse, écrit-il dans ses *Chroniques algériennes, 1939-1958*, il semblerait vraiment que l'Algérie soit peuplée d'un million de colons à cravache et à cigare, montés sur une Cadillac. [...] 80% des Français d'Algérie ne sont pas des colons, mais des salariés ou des commerçants. Le niveau de vie des salariés, bien que supérieur à celui des Arabes, est inférieur à celui de la métropole. [...] Les gouvernements successifs de la métropole [...] sont les premiers et les vrais responsables du désastre actuel. Ils sont plus coupables, en tout cas, que ces centaines de milliers de travailleurs français qui survivent en Algérie avec des salaires de misère, qui, trois fois en trente ans, ont pris les armes pour venir au secours de la métropole et qui se voient récompensés aujourd'hui par le mépris des secourus ». Je ne m'étendrai pas sur les qualités littéraires de ce *Premier Homme* que le destin lui a interdit d'achever. Je retiendrai seulement une note :

[...] Il s'écria, regardant sa mère, et puis les autres : Rendez la terre. Donnez toute la terre aux pauvres, à ceux qui n'ont rien et qui sont si pauvres qu'ils n'ont même jamais désiré avoir et posséder, à ceux qui sont comme elle dans ce pays, l'immense troupe des

misérables, la plupart arabes, et quelques-uns français et qui vivent ou survivent ici par obstination et endurance, dans le seul honneur qui vaille au monde, celui des pauvres, donnez-leur la terre comme on donne ce qui est sacré à ceux qui sont sacrés et moi alors, pauvre à nouveau, et enfin, jeté dans le pire exil à la pointe du monde je sourirai et mourrai content sachant que sont enfin réunis sous le soleil de ma naissance la terre que j'ai tant aimée et ceux et celle que j'ai révéérés.

(Alors, le grand anonymat deviendra fécond et il me recouvrira aussi – Je reviendrai dans ce pays.) (Appendices du *Premier Homme*, OC IV, p. 944-945)

L'accent de cette prédication enflammée pourrait rappeler celui des sermons que prononce Saint Augustin à l'intention de ses ouailles d'Hippone frappées d'hébétude après le sac de Rome par les troupes du roi wisigoth Alaric, en 410 : « Ton Seigneur ne t'a-t-il pas dit que le monde serait défait? Pourquoi avoir cru cette promesse, et te troubler quand elle est accomplie? » (*Sur la chute de la ville de Rome*, Sermon LXXXI, 8). Certes, on pourrait dire que la position « héroïque » de Camus ou plus vraisemblablement de son personnage, dans le passage que je viens de citer, débouche sur une vision utopique aussi fragile que celle qui avait inspiré, quelques années plus tôt, son *Appel pour une trêve civile*. Et la suite des événements, on ne le sait que trop, ne fera que confirmer l'effondrement de ce fantasme révolutionnaire. Mais, sous les mots, retenons l'esprit qui les anime, source de délivrance pour l'exilé et qui le reconduit au plus intime de son être, loin d'un temps et d'un espace à jamais abolis. L'épreuve de l'exil que nous avons connue, chacun l'a surmontée et la surmonte encore, à sa manière, selon des cheminements singuliers, mais, au-delà des vaines jérémiades et des nostalgies futiles qui peuvent parfois nous faire sourire, nous devons considérer cette épreuve comme salutaire puisqu'elle nous a ouverts à jamais, pour reprendre les mots de Camus, à cet « immense oubli qui était la patrie définitive des hommes de ma race, le lieu d'aboutissement d'une vie commencée sans racines. » Exil radical, si l'on peut dire sans mauvais jeu de mots, qui ne mène nulle part ailleurs que vers la dépossession, le détachement et une certaine forme de lucidité, loin de toute amertume et de tout ressentiment. Il me semble que c'est là notre demeure. C'est à partir de là, en effet, que nous pouvons continuer de pratiquer cette vertu de l'*étonnement*, ce doute toujours renaissant qui restent la marque de l'exilé, avec la réserve et la pudeur qui l'accompagnent, dans la cacophonie du siècle.

Aujourd'hui toutefois, c'est aussi dans un désert d'ignorance que nous sommes exilés. La génération de nos enfants et encore davantage celle de nos petits-enfants ne sait à peu près rien évidemment des raisons qui poussèrent la France de Charles X à lancer une attaque enfin victorieuse contre Alger, siège d'une piraterie qui empesta les relations commerciales en Méditerranée pendant des siècles. Ils ignorent tout de cette affaire, de son histoire étalée sur 500 ans et des conséquences qui s'en suivirent. Ils s'imaginent que les Français de l'époque n'étaient que d'affreux et sanguinaires *colonialistes* voués à répandre le Mal sur ce nord de l'Afrique où ne vivaient évidemment que d'aimables bédouins paissant pacifiquement leurs troupeaux de moutons. Ils n'imaginent même pas cela, ils le savent naturellement, pour ainsi dire, car ils ont désormais le sentiment d'appartenir à l'empire du Bien, tant est puissante la nouvelle théologie qui s'exerce sur leurs esprits. Aujourd'hui donc, à l'heure où une molle doxa, peu ragoûtante bouillie dont se repaissent nos modernes mandarins, assure le triomphe des idées les plus simplistes, où la chair palpitante de l'Histoire ne sommeille plus que dans les chambres froides des bibliothèques, notre exil est en effet total. Comme elle est déjà loin de nous, noyée dans les brumes de la préhistoire, cette Algérie que Camus essaya fébrilement de faire revivre dans *Le Premier Homme*, car tout ce qui, du passé, ne peut être conservé dans le formol de nos nouveaux alchimistes, doit être désormais éliminé, bradé, liquidé à jamais. Dans ces conditions, on comprendra sans peine que la panthéonisation, un temps évoquée, du brave soldat Camus Albert, né de Camus Lucien, ouvrier agricole, et de Sintès Catherine, illettrée, femme de ménage, n'aurait été rien d'autre qu'une misérable pantalonade posthume infligée à l'exilé qu'il fut et qu'il reste dans nos mémoires.

Montréal, août 2010.

- « **Albert Camus. Lire, écrire, des "actions insolites" »**, par Marcelle Mahasela (la première partie de cette analyse a paru dans le n° 3 de *Chroniques camusiennes* (juin 2011, p. 11-16)

Lire, écrire dans les *Carnets*

À Jean-Claude Brisville qui l'interroge sur sa méthode de travail, Camus répond :

Des notes, des bouts de papier, la rêverie vague, et tout cela des années durant. Un jour, vient l'idée, la conception, qui coagule ces particules éparses. Alors commence un long et pénible travail de mise en ordre. (OC IV, p. 612)

À propos des *Carnets*, Raymond Gay-Crosier écrit : « Des pages quadrillées de simples cahiers d'écolier et d'allure variée accueillent depuis 1935, pêle-mêle, dessins, schémas, paragraphes, mots ou phrases isolés, ratures et ajouts. » (OC II, p. 1379). Bref, ces cahiers, qui paraîtront à titre posthume, sont un véritable laboratoire pour l'écrivain. En 1957, alors qu'il va devenir Prix Nobel de littérature, Camus confie dans la préface qu'il ajoute à la réédition de *L'Envers et l'endroit* qu'il a dédié à Jean Grenier :

Aujourd'hui encore, pourtant, je me sens un apprenti auprès d'écrivains vivants à qui je donne la place de leur vrai mérite, et dont l'un des premiers est celui à qui ces essais furent dédiés, il y a déjà vingt ans. (OC I, p. 31)

Les *Carnets* sont riches en réflexions sur l'écriture et la lecture :

Écrire, ma joie profonde ! (OC II, p. 833)

Le problème est d'acquérir ce savoir-vivre (avoir vécu plutôt) qui dépasse le savoir-écrire. (OC II, p. 862)

La première chose à apprendre pour un écrivain c'est l'art de transposer ce qu'il sent dans ce qu'il veut faire sentir. (OC II, p. 966)

Il y a dans le fait d'écrire la preuve d'une assurance personnelle qui commence à me manquer. (OC II, p. 994)

Les anciens philosophes (et pour cause) réfléchissaient beaucoup plus qu'ils ne lisaient. C'est pourquoi ils tenaient si étroitement au concret. L'imprimerie a changé ça. On lit plus qu'on ne réfléchit. (OC II, p. 990)

Mon métier est de faire mes livres et de combattre quand la liberté des miens et de mon peuple est menacée. C'est tout. (OC IV, p. 1273)

On y trouve aussi consignés les doutes qu'engendre ce métier : *Au bout d'une semaine de solitude, sentiment aigu à nouveau de mon insignifiance pour l'œuvre que j'ai commencée avec la plus folle des ambitions. Tentation d'y renoncer. (OC II, p. 1081)* ; des interrogations sur la littérature : *Littérature. Se méfier de ce mot. (OC II, p. 954)* ; des réflexions sur le métier de critique : *Trois ans pour faire un livre, cinq lignes pour le ridiculiser – et les citations fausses. (OC II, p. 952)* ; des indications sur la manière de lire : *Concentré. Aiguisé – Je demande une seule chose, et je la demande humblement, bien que je sache qu'elle est exorbitante : être lu avec attention. (OC IV, p. 1165)*. On trouve aussi dans les *Carnets* les préoccupations constantes de Camus. Deux exemples, la peur et la création : *Le jour où les hommes cesseront d'avoir peur, alors ils recommenceront à écrire des chefs- d'œuvre, c'est-à-dire des œuvres durables. (OC IV, p. 1095)* ; *Dominer l'œuvre mais ne pas oublier la hardiesse. Créer. (OC IV, p. 1075)*

Une lignée littéraire

C'est en tant qu'adaptateur que Camus rend publiques ses premières admirations littéraires. Nietzsche et l'univers de Gide et Malraux sont déterminants dans la formation de son propre univers littéraire : *En tant qu'écrivain j'ai commencé à vivre dans l'admiration, ce qui est, dans un sens, le paradis terrestre. (OC IV, p. 1105)* Parmi ses nombreuses admirations : Tolstoï et Dostoïevski ; Melville, dont il aime toute l'œuvre ; Cervantès et son *Don Quichotte* et, parmi les contemporains, René Char, qui tient une place privilégiée.

Comme un écho aux écrits de Camus, Jean Grenier dans ses *Souvenirs* note : « Ses plus grandes admirations littéraires [...] demeuraient à cause de cette union entre l'écriture et la vie, celles qu'il avait pour les Russes, Tolstoï (dont il avait la photo dans sa chambre à Lourmarin) étant la plus grande, et il lui

pardonnait ses prédications. Dostoïevski le fascinait. »³ À propos de ces deux auteurs, Camus déclare : *Je dois dire que personnellement, je n'ai aucune peine à les aimer tous les deux.* (OC IV, p. 548) ; et il écrit dans ses *Carnets* :

natures toujours redoutables pour eux-mêmes et pour les autres. (OC IV, p. 1179)

En 1957, dans *Pour Dostoïevski*, Camus écrit :

[...] La grandeur de Dostoïevski, pourtant (comme celle de Tolstoï, qui n'a rien dit d'autre quoique d'une manière différente), ne cessera de croître, car notre monde mourra ou lui donnera raison. Que ce monde meure ou qu'il renaisse, Dostoïevski, dans les deux cas, sera justifié. C'est pourquoi il domine de toute sa stature, en dépit et à cause de ses infirmités, nos littératures et notre histoire. Aujourd'hui encore il nous aide à vivre et à espérer. (OC IV, p. 591)

On connaît, par ailleurs, l'attachement de Camus aux romans d'aventures qui l'ont fait rêver enfant. Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve dans *Alger-Républicain* en 1939 un éloge de cette forme d'écriture : *Le roman d'aventures est un genre noble. Peu d'auteurs y réussissent. Il exige du désintéressement, du goût et de la probité.* (OC I, p.832) C'est pourquoi *Moby Dick* de Melville, ce récit d'aventures défini comme une « somme encyclopédique », ne pouvait que l'émouvoir. Il écrit en 1949 :

*Moby Dick a été longtemps considéré comme un livre d'aventures propre à être donné aux enfants. Et il est vrai que ce livre admirable est de ceux, fort rares, qu'on peut lire de façons différentes, à la fois évidents et mystérieux, obscurs comme le plein soleil et pourtant limpides comme une eau profonde.*⁴

Et en 1952 :

Ce livre sans cesse réécrit, cette inlassable pérégrination dans l'archipel des songes et des corps, sur l'océan « où chaque vague est une âme », cette odyssée sous un ciel vide, font de Melville l'Homère du Pacifique. [...] Comme les plus grands artistes, Melville a construit ses symboles sur le concret, non dans le matériau du rêve. (OC III, p. 898-899)

Tout comme *Moby Dick*, *Don Quichotte* fait partie des livres référents que Camus et nombre de ses amis lisent et relisent. Lors d'un débat avec le public, suite à une représentation des *Possédés*, à la question : « Quelles sont à part *Les Possédés* et *La Guerre et la paix*, les quatre ou cinq autres œuvres qui vous ont marqué ? » Camus répond : *Eh bien, je crois qu'il faudrait y mettre le Don Quichotte.* (OC IV, p. 549) En 1955, Camus écrit « L'Espagne et le donquichottisme », pour le 350^{ème} anniversaire de la publication de *Don Quichotte*. Cet article paraît simultanément dans *L'Express*, *Le Monde Libertaire*, et *Solidaridad Obrera*. Camus définit ainsi le héros de Cervantès :

Un refus qui est le contraire d'un renoncement, un honneur qui plie le genou devant l'humilié, une charité qui prend les armes, voilà ce que Cervantès a incarné dans son personnage [...] (OC III, p. 980)

Albert Camus s'essaie très peu à la poésie, mais il y est sensible et il lui donne un rôle essentiel : *Voilà pourquoi la poésie est l'éternel aliment ; il faut lui confier la garde des secrets.* (OC IV, p. 1161) Et il éprouve une grande admiration pour le poète René Char avec qui il partage une amitié rare et profonde : *J'ai été bien content de votre lettre. Il y a peu d'hommes aujourd'hui dont j'aime à la fois le langage et l'attitude. Vous êtes de ceux-là.*⁵ Plus tard, dans *L'Homme révolté*, on trouve deux références à René Char, dont celle-ci :

« L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'histoire, écrit admirablement René Char, sont les deux extrémités de mon arc. » Si le temps de l'histoire n'est pas fait du temps de la moisson, l'histoire n'est en

3 Jean Grenier, *Albert Camus. Souvenirs*, Gallimard, 1968, p. 84.

4 Albert Camus, Préface à la représentation de *Moby Dick*, Programme du Théâtre Hébertot, [1949].

5 Albert Camus, René Char, *Correspondance, 1949-1959*, édition établie et annotée par Franck Planeille, Gallimard, 2007, p. 25.

effet qu'une ombre fugace et cruelle où l'homme n'a plus sa part. (OC III, p. 320)

Camus parle de René Char à d'autres reprises. Lors de l'émission de radio *Ce soir le rideau se lève sur René Char*, il rappelle : *En plein combat, les armes encore à la main, voici un poète qui a osé nous crier : « Dans nos ténèbres il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté. »* (OC II, p. 767). Et il proclame en 1949 : *René Char est le plus grand événement dans la poésie française depuis Rimbaud.* (OC III, p. 867)

Lire, écrire dans l'œuvre

Pour Camus, écrire est un engagement qui implique des devoirs : *L'œuvre est un aveu, il me faut témoigner.* (OC II, p.795) Dans ce domaine, rien n'est facile, il le souligne dans la préface de *L'Envers et l'endroit* :

L'écrivain a, naturellement, des joies pour lesquelles il vit et qui suffisent à le combler. Mais, pour moi, je les rencontre au moment de la conception, à la seconde où le sujet se révèle, où l'articulation de l'œuvre se dessine [...]. Ces instants passent comme ils sont nés. Reste l'exécution, c'est-à-dire une longue peine. (OC I, p. 34-35)

Plusieurs de ses œuvres contiennent des portraits d'écrivains. Ainsi dans *L'Étranger*, Meursault joue le rôle d'écrivain public pour Raymond (OC I, p. 159). Dans *La Peste*, œuvre sur laquelle il doute constamment, Camus crée le personnage de Grand qui n'a de facilité ni pour la parole, ni pour l'écriture : *Enfin et surtout, Joseph Grand ne trouvait pas ses mots.* (OC II, p. 64) ; Grand explique par exemple :

À la rigueur, c'est assez facile de choisir entre mais et et. C'est déjà plus difficile d'opter entre et et puis. La difficulté grandit avec puis et ensuite. Mais, assurément, ce qu'il y a de plus difficile c'est de savoir s'il faut mettre et ou s'il ne faut pas. (OC II, p. 104)

Pour préparer *L'Homme révolté*, Camus lit beaucoup ; dans le chapitre intitulé « Révolte et art », il s'interroge longuement sur l'art du romancier : *Le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme. [...] Le roman fabrique du destin sur mesure. C'est ainsi qu'il concurrence la création et qu'il triomphe provisoirement de la mort.* (OC III, p. 287-288)

Il n'est pas étonnant non plus de trouver dans son œuvre une description de bibliothèque ; ainsi dans *Le Premier Homme* :

Pour avoir droit au prêt, il fallait seulement apporter un reçu de loyer et payer une redevance minime. On recevait alors une carte à dépliant où les livres prêtés étaient inscrits en même temps que sur le registre tenu par la jeune institutrice. [...] Ce que contenaient ces livres au fond importait peu. Ce qui importait était ce qu'ils [Jacques Cormery et son ami Pierre] ressentaient d'abord en entrant dans la bibliothèque où ils ne voyaient pas les murs de livres noirs mais un espace et des horizons multiples qui, dès le pas de la porte, les enlevaient à la vie étroite du quartier. (OC IV, p. 891)

Le langage, le mot

Camus a constamment la préoccupation des mots. Ce souci, s'il est présent de manière évidente dans les *Carnets*, l'est aussi dans les œuvres, les critiques, les articles de journaux, bref, tout ce qui relève de l'écrit. Ainsi il est permis de penser qu'un créateur comme Camus n'affirme pas sans y avoir réfléchi : *Oui, j'ai une patrie : la langue française.* (OC IV, p. 1099) Dès 1935, il note dans ses *Carnets* : *Pour écrire, être toujours un peu en deçà dans l'expression (plutôt qu'au-delà). Pas de bavardages en tout cas.* (OC II, p. 856) Cette réflexion fait écho à ce que René Char lui écrit le 23 août 1952 : « Je crois, Albert, que nous avons bien et beaucoup marché ensemble depuis quelques années... Nos semelles ont écrasé nombre de mots inutiles. »⁶

Dès le premier paragraphe de *L'Étranger*, en 1942, c'est le problème de la communication qui se trouve posé :

6 Albert Camus, René Char, *Correspondance, 1949-1959*, édition établie et annotée par Franck Planeille, Gallimard, 2007, p. 100.

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. (OC I, p. 141)

Dans *Le Malentendu*, en 1944, il réaffirme à plusieurs reprises cette préoccupation. Les mêmes mots, fait-il remarquer, ne se comprennent ni ne s'entendent de la même façon pour tous. *Le Malentendu* se construit sur le non-dit et le mensonge qui conduisent à la mort. Camus résume ainsi la pièce : *Un fils qui veut se faire reconnaître sans avoir à dire son nom et qui est tué par sa mère et sa sœur, à la suite d'un malentendu.* (OC I, p. 505)

Martha : « Vous parlez décidément un langage que je ne comprends pas. J'entends mal les mots d'amour, de joies ou de douleur. » [...]

Maria : « [...] Il voulait se faire reconnaître de vous, retrouver sa maison, vous apporter le bonheur, mais il ne savait pas trouver la parole qu'il fallait. Et pendant qu'il cherchait ses mots, on le tuait. » (OC I, p. 493-494)

Et si la pièce de Camus n'obtint pas un franc succès c'est aussi, selon lui, une question de langage : comment faire parler le langage de la tragédie à des personnages contemporains ? s'interroge-t-il (OC I, p. 506). Le malentendu est donc double : il est à la fois dans la pièce et dans sa réception. Les propos de Camus, à ce sujet, sont sans appel : *J'ai le sentiment que quelque chose dans mon langage n'a pas été compris et que cela est dû au public seulement.* (OC I, p. 505) ou encore : *Je juge toujours que Le Malentendu est une œuvre d'accès facile à condition qu'on en accepte le langage (si choquant soit-il).* (ibid.)

En 1948, dans *L'État de siège*, le problème du langage et de l'utilisation des mots sont à nouveau mis en avant par Camus ; il montre comment se crée l'incommunicabilité entre les hommes et l'institution dictatoriale : « Chut ! Il y a des mots qu'il ne faut pas prononcer. », dit la secrétaire à Victoria qui prononce le mot « amour ». (OC II, p. 342) ; à une femme qui se plaint : « Je n'ai jamais rien entendu à ce langage. Le diable parle ainsi et personne ne le comprend ! », Nada rétorque : « Ce n'est pas un hasard, femme. Il s'agit ici de faire en sorte que personne ne se comprenne, tout en parlant la même langue. » (OC II, p. 332)

Sur ce point, le contenu de la pièce rappelle *Le dialogue et le vocabulaire*, un texte daté de fin 1952, où Camus répond à M. Cogniot, membre du Comité central du parti communiste, qui avait parlé du « fasciste Camus » :

Cependant, M. Cogniot écrit que je suis fasciste. C'est qu'il ne s'agit pas de ce que je suis, mais de ce que, selon la doctrine et la tactique, il faut que je sois. [...] À partir du moment où un groupe d'hommes décide d'employer les mots, autant de fois qu'il est nécessaire, dans un sens contraire à celui qu'ils véhiculaient jusque-là, une convention s'organise peu à peu et, par conséquent, une sorte de société (je ne dis pas une culture), au cœur même de l'ancienne. [...] on doit lire terre chaque fois qu'on imprime ciel. (OC III, p 1103-1104)

Si Camus dénonce clairement « la corruption du langage dans les systèmes totalitaires » c'est, selon Philippe Vanney, parce qu'« il s'agit, pour l'écrivain de développer sur le plan politique ses réflexions *Sur une philosophie de l'expression* », texte qui fait référence aux écrits, du philosophe Brice Parain⁷ sur le langage :

Mais il y a une interrogation primordiale qui doit porter sur la valeur même des mots que nous prononçons. Il s'agit de savoir si notre langage est mensonge ou vérité : c'est la question que pose Parain. (OC I, p. 901)

Très exigeant sur la manière d'exercer la profession de journaliste, Camus porte une attention toute particulière au langage et aux mots utilisés par les journalistes. Il en fait part dans un article qu'il intitule « Bien faire son métier » :

Les actions meurent et quoi qu'on en pense ne laissent pas de traces. Mais la chose écrite reste et elle reste pour tout le monde qui peut la lire, c'est le mystère en pleine lumière. Le journaliste est détenteur du mot et grâce à ce trésor dangereux, il parle quelquefois au nom de son pays. La presse est le langage d'une nation. Le résultat est que si on veut élever cette nation, il faut en élever le langage. Et que si le langage se dégrade, c'est le pays tout entier qui en est avili. (OC IV, p. 1336)

7 Camus rencontre Parain dans les années 1940. Comme Camus, il fait partie du comité de lecture de Gallimard. Ils deviennent amis.

Camus s'interroge encore et toujours sur le sens de son métier. Et puisque l'écrivain est un artiste, comme l'artiste, il mène un éternel combat, une lutte permanente car, relève Camus :

*On dit quelquefois que la littérature n'est pas assimilable aux autres arts, parce qu'elle n'a pas de résistance à vaincre. Il y a cependant une résistance plus terrible que le marbre ou la gouache, et d'autant plus redoutable qu'elle est plus fluente : c'est le mot. Voilà pourquoi la littérature ne peut pas être un simple reportage.*⁸

Les 10 mots d'Albert Camus

Il note dans ses *Carnets : Réponse à la question sur mes dix mots préférés* : « *Le monde, la douleur, la terre, la mère, les hommes, le désert, l'honneur, la misère, l'été, la mer.* » (OC IV, p. 1107) Roger Grenier, qui a relevé ces mots dans sa biographie de Camus, écrit : « Je ne vois guère que le silence qui manque. On peut prendre chacun de ces mots, et chercher à quelle œuvre de l'écrivain il s'applique. À vrai dire, chacun d'eux est présent, ou virtuellement présent, du premier en date au dernier de ses écrits. Ils résument tout à fait sinon sa pensée, du moins sa sensibilité. »⁹ Mais le silence manque-t-il vraiment ? Ne s'inscrit-il pas plutôt, tel un portrait en creux, dans l'énoncé, dans l'entre-deux de ces mots choisis avec attention :

Que d'heures passées à écraser les absinthes, à caresser les ruines, à tenter d'accorder ma respiration aux soubresauts tumultueux du monde. Noces.

Je retrouvais alors la mer, j'étais au bord de ma patrie. Pluies de New-York.

Depuis toujours, sur la terre sèche, raclée jusqu'à l'os, de ce pays démesuré, quelques hommes cheminaient sans trêve, qui ne possédaient rien mais ne servaient personne, seigneurs misérables et libres d'un étrange royaume. L'Exil et le royaume.

[...] et sa mère telle qu'elle était demeurait ce qu'il aimait le plus au monde, même s'il l'aimait désespérément. Le Premier Homme.

Et cette admirable volonté de ne rien séparer ni exclure qui a toujours réconcilié et réconciliera encore le cœur douloureux des hommes et les printemps du monde. Prométhée aux enfers.

Mais à vivre dans le désert, on apprend à recevoir du même cœur le dénuement et la profusion. Désert vivant.

L'honneur du monde pour moi vit chez les opprimés non chez les puissants. Le Premier Homme.

J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. L'Été

La mère : [...] Il suffisait de la douleur pour tout transformer. C'est cela que mon fils est venu changer. Le Malentendu.

L'été s'achève en victoire. L'État de siège.

Pour celui où celle qui n'a pas accès à la lecture et à l'écriture, ces deux actions ne peuvent que paraître « insolites », et si Camus les définit ainsi c'est, entre autres, parce qu'il l'a vécu ainsi. Dans son milieu familial comme dans son quartier, peu de gens, peuvent, grâce à la lecture et l'écriture, s'évader de leur quotidien pour y trouver aide et soutien. Camus, au cours de ses lectures, a trouvé de l'aide chez des auteurs comme Nietzsche ou Dostoïevski : *Aujourd'hui encore il nous aide à vivre et à espérer.* (OC IV, p. 591)

Camus sait bien que la lecture d'un texte comme sa mémorisation peuvent aider et reconforter dans des moments difficiles ; il le dit clairement à propos de l'œuvre de Dostoïevski. Mais il sait aussi, par les nombreux témoignages qu'il a reçus, combien son œuvre aide les lecteurs. Ces derniers lui en font part régulièrement. C'est peut-être pour cette raison, que lors de son intervention au moment du Prix Nobel, alors qu'il se sait écouté de par le monde, Camus définit ainsi le rôle de l'écrivain :

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. (OC IV, p. 240)

Quelques jours plus tard, le 14 décembre 1957, lors d'une conférence à l'université d'Upsal il rappelle :

⁸ « Conversation avec Camus », *Le Papyrus*, n°1, s.d., *La revue des lettres classiques*.

⁹ Roger Grenier, *Albert Camus, soleil et ombre, Une biographie intellectuelle*, Gallimard, 1987, p. 266.

Nous autres, écrivains du XX^e siècle, ne serons plus jamais seuls. Nous devons savoir au contraire que nous ne pouvons nous évader de la misère commune, et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire. (OC IV, p. 261)

Camus s'applique donc à rappeler, une fois de plus, qu'il est capital de rester, y compris, dans la lecture et l'écriture qui sont des actions solitaires, un homme, avant tout, solidaire.

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des ouvrages consacrés exclusivement à Camus. Sont donc indiquées ici d'autres publications, incluant Camus, ainsi que la liste des ouvrages reçus.]

- ***Écrivains et intellectuels français face au monde arabe, textes réunis et présentés par Catherine Mayaux, Paris, Honoré Champion, coll. "Littérature de notre siècle", 2011.***

Ce livre rassemble des travaux qui examinent les différentes postures des écrivains et intellectuels français face au monde arabe au cours du XX^e siècle, monde que certains ont méconnu quand il a joué un rôle déterminant dans la vie intellectuelle et spirituelle d'autres. Romanciers et poètes (Camus, Malraux, Gide, Butor, Lorand Gaspar...) sont convoqués de même que d'importants passeurs de culture (Gabriel Bounoure, Max-Pol Fouchet), l'islamologue épris de mysticisme Louis Massignon, Charles de Foucauld, mais aussi les historiens et philosophes (Jacques Berque, Louis Gardet, Benjamin Stora, Gilles Deleuze, Fernand Braudel). De l'impensé que constitue le monde arabe dans l'univers intellectuel français de la première moitié du XX^e siècle à la pensée déformée à laquelle aboutit la relecture abusive de certains travaux d'historiens en passant par des ouvertures plus favorables, ces études montrent un regard changeant et contrasté qui prépare ou innove l'évolution des mentalités. (présentation de l'éditeur)

Le chapitre 1, « L' "Arabie" des romanciers et poètes », s'ouvre sur une contribution de Jeanyves Guérin : « Camus, l'Islam et les Arabes ».

- **Réédition du *Journal de Mouloud Feraoun* (Seuil, coll. « Points »)**

On y trouve un témoignage irremplaçable sur la guerre d'Algérie et quelques très beaux passages sur Camus.

Cet ouvrage fait l'objet d'une adaptation théâtrale : à partir d'une trentaine de pages du *Journal*, Dominique Lurcel a mis en scène un monologue intitulé *Le Contraire de l'amour*, qui a été donné à Lyon et au Festival d'Avignon (off) en juillet dernier, qui sera repris à Alger le 26 octobre 2011, à Ferney-Voltaire les 25 et 26 novembre, à Nice le 10 février 2012, et à Paris dans la grande salle de l'Odéon le 13 février 2012.

Des extraits du choix scénique de Dominique Lurcel : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article4579>

- **Parution d'un récit autobiographique de Charles Berling, *Aujourd'hui maman est morte* (Flammarion)**

Ce livre offre aux lecteurs une plongée dans le passé du comédien en suivant l'histoire de Nadia, sa mère. En empruntant pour son titre la première phrase de *L'Étranger* d'Albert Camus, Charles Berling contextualise d'emblée les propos de son premier livre. Il invite à suivre les traces de sa mère, « petite Française du Maroc qui, comme sa propre mère, voulait s'émanciper ».

Une histoire parfois violente, intimement imbriquée dans l'histoire coloniale, qui permet à Charles Berling de mieux comprendre sa propre histoire.

(présentation de l'éditeur)

- **Jean-Paul Mugnier, *Albert et Louis* (Fabert, 2011)**

Un dialogue improbable entre Albert Camus et Céline. L'auteur y invente une confrontation entre un Céline, de retour d'exil après avoir été condamné à mort par contumace, et un Camus, contesté pour ses prises de position sur la guerre d'Algérie.

➤ **Publication du poème de Camus, « Méditerranée », dans une revue italienne**

La revue *Poesia*, qui tire à vingt mille exemplaires (!), a publié, dans son numéro de décembre 2010 (n° 255, année XXIII, p. 2-4), « Méditerranée », un poème de Camus qui fait partie de ses « Premiers écrits » (OC I, p. 976-978) dans une bonne traduction de Roberto Rossi Precerutti, également auteur de l'introduction. L'initiative en a été prise par la revue en collaboration avec la Librairie « Voyelles » de Turin. La librairie a organisé, le 10 décembre 2010, auprès du « Circolo dei Lettori » de Turin, une rencontre avec Catherine Camus, « photographe de renommée internationale, auteure du livre *Albert Camus solitaire et solidaire* ». La librairie de la Francophonie, « Voyelles » est une petite boutique indépendante à gestion familiale, depuis toujours engagée à répandre et défendre la langue et la culture françaises et, plus généralement, la culture francophone.

Site internet de la revue: www.poesia.it e-mail: info@poesia.it

Gabriella Fiori

➤ **Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre* (Gallimard, 2011)**

Olivier Moreau nous écrit pour nous signaler ce « magnifique roman » :

« Je pense qu'il intéressera forcément les "Camusiens" : par la période qu'il couvre (1942-1962, Résistance, Indochine, Algérie), par les questions qu'il pose aux personnages sur la manière dont ils doivent se comporter dans des circonstances tragiques, par les questions sociales qu'il soulève, par son souci d'entendre le point de vue adverse puis de le battre en brèche, par son rejet de la guerre, de la violence, de la torture, de la militarisation de la société actuelle, par son éloge du plaisir physique aussi, il renvoie inévitablement à Camus.

En particulier quand il est question de l'Algérie. Je vous cite deux passages où la référence est évidente :

J'ai eu peur, Victorien. Et maintenant ils mettent des bombes, partout, qui explosent n'importe où, qui peuvent atteindre ce que j'ai de plus cher. Je sais bien qu'il faut davantage de justice, mais les bombes ne permettent pas de changer, les bombes nous figent dans la terreur. Je préfère de loin la vie de ma fille à toute justice, Victorien.(p. 521)

Camus, qui s'y connaissait, donne l'image parfaite de l'Arabe : il est toujours là dans le décor, sans rien dire. Quoi que l'on fasse on tombe dessus, il est là et finit par gêner ; il obsède comme une nuée de phosphènes dont on ne se débarrasse pas, il trouble la vision ; on finit par tirer. On est finalement condamné parce qu'on ne se repent pas, on chassait les phosphènes d'un geste de la main, mais l'opprobre général est un soulagement.(p. 603)

Je vous recommande chaudement la lecture de ce livre. Femmes voilées, identité nationale, racisme, vivre ensemble, république : Jenni a les idées claires. »

* * *

Nous avons reçu les ouvrages et articles suivants

- *L'Europe selon Camus*, Les Rencontres méditerranéennes Albert Camus, Avignon, éditions A. Barthélemy, 2011.
- *Camus now*, edited by Tom Bishop and Coralie Girard, The Florence Gould Lectures at New York University, volume XII, 2011.
- Vincent Grégoire, « Le Québec et Camus », *The French Review*, vol. 84, n° 6, mai 2011.
- Jeanyves Guérin, « La France d'Albert Camus », *La France des écrivains. Éclats d'un mythe (1945-2005)*, Marie-Odile André, Marc Dambre, Michel P. Schmitt (éds), Presses de la Sorbonne nouvelle, 2011.

Actualité théâtrale

➤ ***La Peste* par Francis Huster à Paris et en province**

De août à novembre 2011 à Paris, puis en tournée en province pendant l'hiver, Francis Huster reprend *La Peste* dans l'adaptation qu'il en a faite en 1989 et qu'il a, depuis, jouée plus de sept cents fois ; la nouvelle mise en scène est également de lui. Dans *Le Monde* du 19 août, Brigitte Salino compare les deux prestations distantes de vingt-deux ans : « On était [en 1989] pris dans un mouvement où, à travers les personnages du roman, s'alliaient les sentiments de la traversée d'une épreuve collective et politique. C'était un peu comme dans la chanson de Reggiani, *Les loups sont entrés dans Paris*. Aujourd'hui, le spectacle est proche des *Feuilles mortes*, chantées par Montand, qu'on entend à la fin : plus sentimental et plus étale. »

➤ ***La Chute* par Alain Daumer à Antibes, en octobre 2011**

Alain Daumer reprend son adaptation de *La Chute* au Théâtre Bonsaï d'Antibes les 14, 15 et 16 octobre 2011.

➤ ***Caligula* par Stéphane Olivié-Bisson à Saint-Maur, le 19 novembre 2011**

La pièce de Camus dans la mise en scène d'Olivié-Bisson sera donnée au Théâtre de Saint-Maur, le samedi 19 novembre à 20 h 30.

Avant cela (de 15 h 30 à 17 h 30), une séance avec le public du Club de lecture de la ville, « Lire ensemble à Saint-Maur », sera animée par Eugène KOCHKINE.

Salle Radiguet, 20 rue de la Liberté.

Entrée libre. Il est souhaitable d'annoncer sa participation par courriel ou SMS à : LIRE ENSEMBLE A SAINT-MAUR

courriel : leasm@numericable.fr: portable 06 63 20 19 77

blog : <http://lireensembleasaintmaur.wordpress.com>

➤ ***Le Malentendu* à Miami, les 21, 22 et 23 juillet 2011**

Dans le cadre de l'International Hispanic Theatre Festival, Teatro Avante a joué *Le Malentendu* en espagnol (*El Malentendido*) pendant trois jours, dans une mise en scène de son directeur Mario Ernesto Sánchez.

<http://www.miamiherald.com/2011/07/22/2326090/hispanic-theatre-festival-teatro.html>

<http://www.teatroavante.com/english/program.aspx>

➤ **Le TRAC : Projet Albert Camus, son théâtre et les jeunes (2010-2012)**

On sait qu'à Beaufort de Venise le Théâtre Rural d'Animation Culturelle poursuit depuis plus de trente ans une activité théâtrale des plus intéressantes. Vincent Siano initie pour le département de Vaucluse et au-delà, des rencontres de jeunes, des ateliers de théâtre, et des spectacles imaginatifs de tous ordres qu'il emmène en tournée régulièrement. La troupe du TRAC a ceci de particulier qu'elle recrute et fait travailler ensemble amateurs et professionnels du théâtre, faisant ainsi de la Salle Fracasse, le théâtre qu'elle a su construire, une pépinière pour les comédiens et techniciens du futur. Comme Camus, le groupe est porté par les valeurs d'éducation populaire et de démocratisation culturelle. Depuis 2009, la compagnie vit une aventure théâtrale autour de l'œuvre de Camus, dans l'esprit des « stages de réalisation » : il s'agit de dépasser l'aspect réducteur de « la consommation culturelle » pour inventer de nouveaux rapports à l'art et notamment donner chair à un esprit d'équipe qui englobe une collectivité de tous âges. L'objet est de faire jouer toutes les pièces

de Camus par des jeunes (et des moins jeunes...) des villages et des quartiers urbains du Vaucluse. Dès 2010 ce projet a commencé à porter ses fruits [voir *Chroniques camusiennes*, n° 3 juin 2011, p. 8 ; et *Présence d'Albert Camus*, n° 2, 2011, pp.127-132].

J'ai pu visiter le TRAC les 9-10 juillet 2011, pour voir des représentations de *Caligula* et des *Justes* à la salle Fracasse, Beaumes de Venise, et *Révolte dans les Asturies* en plein air place de Lourmarin.

Caligula et *Les Justes* avaient la particularité d'être présentées au cœur du dispositif scénique du TRAC le Théâtre'Œuf, espace scénique qui place le spectateur au cœur de l'éphémère théâtral : assis sur des gradins autour du drame nous nous penchons sur lui comme sur un abîme qui nous remplit de vertige [voir http://www.trac-beaumesdevenise.org/pages/Le_Concept_TheatrOeuf-2449544.html]. Pour tous les spectacles du cycle, la scénographie est centrée sur un jeu de plateaux arrangés en spirale autour d'un pilier central. Faciles à démonter et à remonter selon les besoins de cette troupe si mobile, ces plateformes modulables sont recouvertes de couleurs différentes et disposées à des hauteurs variables selon chaque pièce. Elles structurent l'aire de jeu selon un axe vertical, permettant – par exemple – à *Caligula* de dominer les Patriciens lorsque, maître des cérémonies monstrueux, il les conduit à travers des jeux de cirque et des numéros de cabaret grinçant. A l'apex du décor en pyramide se dresse un assemblage de triangles en plexiglas : le miroir de *Caligula* est déjà cassé, on n'en a récupéré que des morceaux, images de cette personnalité menacée d'incohérence. Ce *Caligula*, joué avec maestria par Régis Guérin, allie le magnétisme à la brutalité et séduit alors même qu'il effraie : intelligence et émotion font de lui une création inoubliable. Autre surprise : Hélicon bondit sur scène sous la forme d'un être à deux têtes et à quatre bras, qui fait des cabrioles autour de l'arène avant de se scinder en deux pour constituer les démons familiers de l'empereur. C'est une trouvaille de génie qui donne à tel monologue l'allure d'un dialogue interne et confère aux réparties cyniques l'énergie d'échanges quasi diaboliques.

L'action dans ce spectacle est accompagnée d'une musique à flonflons, sous la direction d'Arnaud Piemont, où prédomine le soubassophone, renforçant l'ambiance de satire et donnant aux ballets grotesques un caractère bouffon – hormis le concours de poésie, lequel se déroule dans un mime totalement silencieux qui engage le spectateur à inventer pour lui-même les vers, saugrenus chez les uns, déchirant de beauté quand vient le tour de Scipion. Clowns peu enthousiastes et comparses malgré eux, les Patriciens ont pourtant chacun sa personnalité propre ; les comédiens réussissent cette prouesse d'exprimer avec des nuances particulières selon le cas, la lutte entre une certaine dignité offusquée et la terreur qui aplatit les nobles face à l'empereur qui se déchaîne. C'est ce qu'illustre notamment le visage éloquent de Senectus, tel qu'il est joué par Sarah Ballestra, qui, venu pour dénoncer un complot et s'insinuer dans les bonnes grâces de *Caligula*, s'écroule devant la logique impavide du tyran. Gilles Dedieu présente, quant à lui, un Cherea dont les principes sont le fait d'un homme plutôt hautain, qui déteste le laisser-aller et se montre surtout irrité par le froid délire de *Caligula*. C'est presque à contrecœur qu'il consent à s'abaisser pour tuer le tyran. Ici encore on applaudit une interprétation pénétrante du personnage. Autre rôle qui comporte des défis d'envergure : Caesonia, jouée par Mélaine Catuogno, est une femme fatale qui souffre de l'être – parce qu'elle-même connaît la peur. Amoureuse de ce qui l'épouvante, elle tente de raisonner *Caligula* ; mais elle se voit condamnée à suivre « jusqu'au bout une bien curieuse tragédie », comme dit son mari en l'assassinant. Dans le jeu entre ces deux personnages, Vincent Siano tient à faire ressortir, nous semble-t-il, qu'il s'agit surtout d'une tragédie d'amour déçu.

L'amour fait également l'essentiel des *Justes* dans la réalisation qu'en donne le TRAC. Tout de blanc vêtus, ces « meurtriers délicats », joués par des jeunes qui ont l'âge du rôle, nous émeuvent par la fraîcheur qui se dégage de leurs propos. Romain Arnaud-Kniesky présente un Kaliayev chez qui le lyrisme primesautier s'accommode mal du sérieux qu'exige la révolution. Fintan Gamard incarne, lui, un Stepan qui se veut endurci par la souffrance mais qui, au fond, est un enfant blessé qui renchérit sur les douleurs qu'il a subies. Ensemble ces justes évoluent sur les plateaux comme sur des échelons suspendus entre ciel et terre : toutefois, par moments, leur immobilité et la solennité des sentiments qui les inspirent cristallisent des tableaux qui font penser à un monument aux morts. Mais la joie les transfigure aussi : dans ses dialogues avec Yanek, Dora, jouée par Céleste Bobinet, sait donner à leurs rêves les gestes de cet amour qui est le garant de leur passion politique. De même, lorsque Marion Jullian, dans le rôle de la Grande-Duchesse, vient visiter Kaliayev en prison, elle présente moins la veuve éplorée que l'épouse désormais affamée d'amour. Et tout autour de ce drame circule un chœur incarnant le peuple, leurs chants russes rythmant la tragédie, leurs lamentos, sur une musique d'accordéon jouée par Marie Coquet, rappelant un arrière-plan historique marqué par les malheurs des masses anonymes.

C'est en plein air, sur la Place Henri Barthélémy à Lourmarin, à l'angle de l'Office du Tourisme et de la Bibliothèque Anne-Marie Chapouton (où s'ouvrait justement, ce 10 juillet, l'exposition « Albert Camus, le Temps et l'Histoire »), que le TRAC a dressé ses décors pour une représentation de *Révolte dans les Asturies*. Devant quatre rangées de chaises s'érige le dispositif scénique : et d'emblée la fontaine et la margelle de son bassin, le réverbère et les platanes alentour, ainsi que l'estrade et les perrons longeant la Mairie, se sont vus intégrés à ce que Camus appelait « la géométrie de l'action » (*OC III*, p. 910). Ce fut un défi de taille pour le TRAC que de ressusciter cette pièce jamais jouée (à notre connaissance) afin de retrouver l'esprit originel du Théâtre du Travail. En effet il a fallu toute l'énergie et toute la passion d'une équipe artistique, technique et administrative hors du commun pour monter cet « essai de création collective » qui témoigne du sentiment que Camus a toujours gardé pour l'Espagne, sa « seconde patrie ». Il s'agit ici, comme on sait, d'installer sur cet espace civique la saga des mineurs d'Oviedo qui s'étaient insurgés contre le gouvernement en 1934. Mais tout d'abord nous voyons la réjouissance collective d'une communauté en paix, pendant que les citoyens déambulent sur la place publique, aux accents d'un guitariste qui circulera d'ailleurs parmi les personnages tout au long du drame, tantôt les berçant de ses cadences, tantôt les incitant à la révolte. Ici, trois bonnes femmes bavardent, là un couple danse un tango langoureux, prélude à un amour qui ira s'intensifiant. Soudain, des haut-parleurs suspendus à des câbles autour de la place font retentir une émission de radio : il s'agit d'un commentaire sur les élections. Du coup les spectateurs participent à un va-et-vient entre la réalité des personnages et la propagande politique émanant du gouvernement de droite. La collectivité s'exprime à travers des chants populaires espagnols qui scandent l'action. Le drame se déroule selon une logique devenue familière : insurrection des mineurs ; installation d'une administration révolutionnaire ; mesures prises par les représentants du peuple qui sévissent contre les petits commerçants accusés de priver le peuple de vivres ; retour en force de l'armée nationale, répression de la révolte, et représailles. Sur ce "canevas", Vincent Siano et sa troupe ont su broder des mouvements dramatiques et des moments d'une théâtralité intense, notamment lors des protestations d'Alonso, juché sur la colonne de la fontaine pour proclamer les plaisirs du simple d'esprit qui n'aura « jamais demandé grand-chose ». L'angoisse et la révolte s'expriment par une sorte de pas de deux entre le guitariste et le héros énigmatique tandis que les mineurs autour entonnent "Sin pan" : « Sans pain, au travail ! ». Les mineurs affirment leur solidarité face à la tyrannie et à la douleur en se tenant chacun par la main pour entonner ensemble "A la Huelga" : « À la grève, compagnons, nous n'allons pas travailler, c'est l'heure de la lutte ! ». Sous les explosions et les éclairs d'un bombardement, la population cherche à s'abriter et les corps se tordent de douleur et de frayeur. Après la catastrophe, les morts reviennent nous parler de ce qu'ils ont perdu ; puis, dans un final qui reprend la musique de départ, des flocons de neige qui se mettent à tomber sont emportées par un vent léger qui souffle sous les arbres.

Les spectateurs beaucoup plus nombreux que prévu ont applaudi longuement.

David H Walker

Témoignages

● Sur Camus enseignant à Oran pendant la guerre

[Après avoir été licencié de *Paris-Soir* en décembre 1940, Albert Camus regagna l'Algérie et s'installa à Oran dans la famille de sa femme Francine qu'il avait épousée le 3 décembre à Lyon. Camus y fit l'expérience de l'enseignement. Il enseigna pendant un an le français, la philosophie, l'histoire et la géographie dans un collège privé, « une boîte à bachot »¹⁰, qui s'appelait « Les Études françaises ». Cet établissement accueillait pour des cours de rattrapage un nombre limité d'élèves. Mais il enseigna aussi dans une petite école privée créée par André Bénichou, professeur au lycée Lamoricière à Oran, suite aux mesures antijuives chassant professeurs et lycéens de leurs établissements. Des photos de Camus de cette époque notamment en compagnie d'André Bénichou figurent dans le livre d'Abdelkader Djemai¹¹. Sur cet épisode peu connu de la vie de Camus (bien que mentionné par les différents biographes) et sur les qualités pédagogiques de Camus enseignant, *Chroniques camusiennes* offre aujourd'hui deux témoignages inédits qui lui sont parvenus et qui s'ajoutent aux souvenirs publiés de Renée Birman¹².]

Docteur Joseph AKRICH (adhérent de la Société des Études Camusiennes)

Je suis né le 1^{er} mai 1927.

En octobre 1940, en conséquence des lois de Vichy, je suis exclu du Lycée Lamoricière à Oran en tant que juif. J'entre dans l'école privée de M. André Bénichou, professeur, lui aussi licencié parce que juif. Et j'y ai comme professeurs Albert Camus, M. Lyon-Caen, M. El Ghozi, etc...

Nous étions des classes de 5 élèves et les cours avaient lieu dans des appartements privés de la rue Eugène Étienne à Oran. Mon groupe comprenait, sans me compter : Meyer OUHION, décédé il y a quatre ans, Éliette TOLÉDANO, Claude DRAY, Rose BENIZRI, Huguette TOUBOUL.

Je ne m'étendrai pas sur les qualités littéraires et pédagogiques du futur « Prix Nobel ». Camus, quand il était notre professeur de français, nous faisait répéter et jouer des pièces classiques. Je me souviens de *Bérénice*, d'*Andromaque* et il y en eut d'autres.

Après le débarquement des Américains à Oran le 8 novembre 1942, je rejoignis le Lycée Lamoricière en janvier 1943.

Camus était parti depuis l'été 1942 pour la France.

Jacqueline TAUREL

Mon mari et moi, juifs d'ascendance espagnole, sommes nés à Oran, lui en 1927, moi en 1935 ; nous y avons grandi et nous nous sommes mariés en 1957. Nous avons quitté l'Algérie en 1961.

Nous étions très sensibles à tout ce que la France nous avait apporté, et conscients que les Arabes n'en avaient pas bénéficié. Ils avaient pourtant eu une attitude exemplaire lorsque le gouvernement de Vichy les avait poussés à manifester contre les Juifs, sans succès. La population arabe, cantonnée dans les petits métiers et vivant surtout à la périphérie, le « Village Nègre » était peu visible à Oran, ville très européenne.

Je n'appréciais pas la société pied-noir dans laquelle je vivais, étriquée, conventionnelle, en fait très provinciale ; mais il y avait une petite partie de cette population plus cultivée, ouverte au monde, parmi laquelle certains intellectuels juifs (un exemple : la famille Benichou, dont Paul, ami de mon père, était professeur à Harvard, et André, son frère, un ami très fidèle de Camus). Je crois savoir que c'est plutôt ce

10 Voir le questionnaire de Carl A. Viggiani, *OC IV*, p. 647.

11 Abdelkader Djemai, *Camus à Oran*, Paris, Michalon, 1995, p. 42-47.

12 Renée Birman, *Mémoire de mon bonheur*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 39-42.

milieu que Camus fréquentait lors de ses séjours à Oran. Je voudrais dire aussi que l'enseignement à Oran était de très grande qualité : il y a eu, après Camus, Marc Ferro, sa femme qui était mon professeur de latin-grec, Vié-Le-Sage, François Châtelet et tant d'autres. Je me souviens également de la petite librairie-galerie du boulevard Gallieni, tenue par un ami ou parent de la famille Faure, qui était un endroit où il se passait des choses, petits événements culturels, lieu de rencontre.

Au moment des lois anti-juives, nous avons été exclus de l'école. Pour mon futur mari, c'était l'année du bac et c'est à ce moment qu'il a rencontré Albert Camus. C'était en 1941-42. Tous les professeurs étaient très motivés pour la réussite de ces élèves dans ces écoles clandestines. La plupart de ces élèves ont brillamment réussi l'examen (12 sur 13 présentés dans cette classe où Camus était professeur).

Les cours de Camus concernaient la littérature, beaucoup de culture générale et de théâtre, surtout quand il recevait les élèves le dimanche matin pour continuer les échanges avec eux.

D'emblée, Louis a été très sensible à la personnalité de Camus, dont il gardait un souvenir solaire. Il avait 16 ans, Camus 25, et il dégageait un enthousiasme communicatif, un optimisme extraordinaire. Il aimait la vie, croquait la vie. Pour ces adolescents, il se dépensait sans compter. C'est pourquoi apprendre les problèmes de Camus à l'époque, et ses moments de pessimisme, ne coïncide pas avec l'image que Louis m'en a donnée.

Adulte, Louis aura la même humanité que Camus, cette attention aux autres, cette manière de douter sans être péremptoire. Il m'en parlait comme quelqu'un d'une grande qualité humaine ; il m'avait fait lire, quand je l'ai connu, *Noces* et *Le Mythe de Sisyphe*.

Louis pensait être pour quelque chose dans le personnage de Tarrou de *La Peste* ; il ne m'a jamais dit pourquoi ; peut-être avait-il parlé avec Camus des rapports compliqués avec un père autoritaire, peut-être une certaine façon d'être au monde...

En 1958, Camus lui a fait parvenir un exemplaire du *Mythe de Sisyphe* avec la dédicace suivante : « au docteur Louis Taourel, en souvenir de nos exercices spirituels, avec la pensée fidèle d'Albert Camus ».

(témoignage recueilli par Agnès Spiquel le 24 mai 2011)

* * *

● **Note du Secrétariat international du Congrès pour la Liberté de la Culture à Monsieur Bloch-Michel, datée du 9 septembre 1964 et intitulée « Visiteur d'Indonésie : M. Soe Hok Djin »**

Nous avons ici la visite d'un jeune intellectuel indonésien. Il doit passer un mois à Paris avant de se rendre au Collège d'Europe à Bruges où le Congrès lui a offert une bourse.

Il y a deux raisons pour lesquelles je crois qu'il pourrait vous intéresser :

1. [...]

2. Le petit groupe d'intellectuels démocrates dont je vous parlais s'intéresse beaucoup à la littérature française. Ainsi notre Indonésien, Soe Hok Djin, a traduit *L'Étranger* de Camus. Il a fait cela un peu *pro deo* puisqu'il n'a eu jusqu'à présent aucun espoir de faire publier sa traduction. Sous forme manuscrite elle circule parmi les intellectuels indonésiens à Djakarta.

(document communiqué par Roselyne CHENU, qui fut secrétaire du Congrès pour la Liberté de la Culture)

Échos

➤ **Sortie du film de Gianni AMELIO, tiré du *Premier Homme***

Le Premier Homme de Gianni Amelio, avec Jacques Gamblin dans le rôle de Jacques Cormery, a été présenté au festival du film de Toronto (8-18 septembre 2011), où il représentait l'Algérie, qui a co-produit le film. Il a reçu le Prix FIPRESCI (Prix de la Critique internationale).

Dans un article de *El Watan* du 12 septembre 2011, Azzedine Mabrouki écrit : « C'est une œuvre, tournée à Alger, Oran et Mostaganem, basée sur un système artistique très fort, extrêmement brillant, voire la rigueur et la sobriété magnifiques de la mise en scène de Gianni Amelio. » Il parle également de « la souveraine beauté de ce film qui touche le cœur et l'esprit ».

http://www.elwatan.com/culture/quand-camus-flanait-a-belcourt-12-09-2011-139433_113.php

Le film sortira en France en janvier 2012.

➤ **Conception de la justice : les débats entre François Mauriac et Albert Camus**

Entretien avec Raphaël Draï par Damien Le Guay

François Mauriac, de l'Académie française, et Albert Camus furent non seulement des hommes de lettres admirables mais aussi les défenseurs des causes les plus nobles. Cependant, s'ils partageaient un amour commun pour la justice, la conception qu'ils en avaient n'était pas la même. Raphaël Draï revient, au micro de Damien Le Guay, sur les débats nés de cette opposition.

<http://www.canalacademie.com/ida6933-Conception-de-la-justice-les.html>

<http://www.canalacademie.com/emissions/pag953.mp3>

Date de mise en ligne : 29 mai 2011

➤ **Le poète Jean-Claude VILLAIN**

Dans un entretien, réalisé le 7 juillet 2011 par Azeddine Lateb, pour *La Tribune*, il déclare entre autres :

« Il y a dans la Grèce antique, une conception païenne du monde, pour moi poétiquement supérieure, et dans laquelle, instinctivement et intellectuellement, je me reconnais. Au-delà de la Grèce elle-même, c'est à toute la Méditerranée à laquelle elle communique son "esprit", elle confère une unité référentielle. C'est en ce sens que Camus, dont je me sens si proche et pour qui cette Grèce-là comptait tant, peut écrire "notre tâche est de réhabiliter la Méditerranée" ».

Et il conclut : « Je répète Camus : "Notre tâche est de réhabiliter la Méditerranée". Cette tâche est immense. A l'heure où les pays européens de la Méditerranée sont menacés (Grèce, Portugal, Espagne) par une crise révélant de façon cruelle et durable les impasses de l'ultra-libéralisme, où les peuples arabes par un courage inouï montrent que les tyrannies ne leur ont ôté ni leur lucidité, ni leur dignité, ni leur sens de la responsabilité devant l'histoire, à l'heure aussi où les conflits religieux menacent, où l'entêtement de certains monte des murs sur de fausses et vaines frontières, il n'est pas déraisonnable de restaurer quelques-unes des fois millénaires que la Méditerranée a su porter parmi tous ses enfants, différents mais toujours entre eux liés. Ce sont non les hommes politiques mais les femmes et les hommes ordinaires, les peuples échappant aux passions qu'on agite sur leurs têtes, les jeunes, les artistes qui gagneront ce défi. Nous devons de toutes nos forces les y aider. Chez moi, il y a toujours une cruche d'eau fraîche qui attend le visiteur. »

<http://www.latribune-online.com/supplements/culturel/54502.html>

➤ **Guy AURENCHE**

Dans son tout récent livre, *Le Souffle d'une vie* (Albin Michel, 2011), Guy Aurenche met Camus au premier rang des « repères » qui ont jalonné sa vie : « J'ai été sans cesse accompagné par [son] esprit d'humanité ». Dès son introduction, il rappelle la belle phrase de Camus dans *L'Été* : « [...] j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible » ; cet « été invincible » est pour lui un élément primordial du souffle qui a soutenu ses « quarante ans de combat pour une terre solidaire ».

➤ **Serge MERLIN**

Dans la double feuille « Grand angle » de *Libération*, consacrée, le mercredi 22 juin 2011, à « Serge Merlin l'incantateur », l'accent est mis sur la rencontre de ce grand acteur, aujourd'hui âgé de 78 ans, avec Camus :

« Plus tard, jeune homme, il rencontre Camus au Théâtre Antoine. L'écrivain monte *Les Possédés*, qu'il a adapté du roman de Dostoïevski. Merlin débute comme doublure, suit la tournée : "On s'est quittés à Marseille. Il était dans un bar avec des amis. Je me tenais dans la rue, sous la pluie. Il m'a vu, il est sorti du bar. On a parlé sous la pluie. Deux petites femmes avec des parapluies sont venues nous abriter et nous proposer autre chose. Nous avons refusé gentiment. Nous regardions la pluie tomber, le bar en face, je lui ai demandé : *Vous voyez une autre rive ?* Il a souri : *Je construis le pont.* J'ai dit : *Est-ce que du pont on entend l'autre rive ?* Il m'a répondu : *Oui. Je suis sûr de l'autre rive. Et quand je l'aurai atteinte, tout sera changé.*" Quelques jours plus tard, Merlin retrouve la troupe en Belgique. Quand il arrive à Gand, on lui dit : "Albert n'est plus." »

➤ **Atiq RAHIMI, écrivain afghan : « L'Étranger m'a fait ressentir plus intensément le sentiment de l'exil »**

« [...] l'histoire de Meursault m'est apparue comme une révélation. C'était juste avant mon départ d'Afghanistan, à l'âge de 21 ans, un pays où je me sentais multiples fois étranger, dont je voyais que je n'appartenais ni à la société, ni à la culture. Dans ce contexte cette lecture a été une sorte de gifle, stylistiquement aussi, une écriture sèche, limpide. Et j'y ai retrouvé des échos de la pensée indienne qui m'avait alors déjà beaucoup influencé. J'y retrouvais le détachement et la forme circulaire du karma indien, que l'on trouve aussi avec Sisyphe. On a peu relevé cette correspondance chez Camus, qui pourtant dans son *Discours de Suède* ou dans *L'Homme révolté* évoque la philosophie orientale.

À la parution de *Terre et Cendres*, en 2000, j'ai reçu en cadeau une édition originale de *L'Étranger*, offerte par une lectrice. Cela m'a énormément touché, car déjà je voyais dans ce personnage du grand-père un avatar camusien, emmené là comme un messenger de la mort, et qui petit à petit se rend compte de l'absurdité de son acte d'apporter le message de la destruction de son village à son fils exilé. Tous mes personnages sont étrangers à leur environnement, à leur vie, au monde même ; ils vivent dans ce monde mais ne sont pas de ce monde. Dans *L'Exil et le Royaume*, Camus explique ça très bien, en disant que l'homme découvre son absurdité en constatant qu'il est venu d'ailleurs, que l'humanité est jetée sur cette terre. Cela a pris un sens particulier pour moi dans mon exil, et mon expérience politique et sociale s'est transformée en expérience existentielle. Il y a une réconciliation avec notre destin au moment où l'on s'aperçoit, ou plutôt au moment où l'on se convainc que l'on est de ce monde. Mais la pensée de Camus comporte aussi une dimension religieuse considérable. C'est un pascalien convaincu, dont on pourrait dire qu'il est devenu athée grâce à Dieu. Je crois que mon exil m'a rapproché encore plus de *L'Étranger*, alors que je l'avais lu en persan, dans une traduction, quand j'ai pu le lire en français, à mon arrivée à Paris en 1985. Cela m'a fait ressentir plus intensément le sentiment de l'exil et le sens de cet exil, autant que le sens d'une appartenance. Dans ce que j'ai écrit ensuite, cela a toujours été présent. Jusqu'à mon dernier livre, *Maudit soit Dostoïevski*. D'ailleurs mon personnage, Rassoul, a récemment écrit une lettre à Meursault, qui sera publiée l'année prochaine. Il lui raconte ses mésaventures avec moi, son auteur, dont il se plaint, puisque je prétends qu'il ressemble à Raskolnikov, alors qu'en réalité, lui confie-t-il, il se sent plus proche de lui, Meursault. »

Propos recueillis par Sabine Audrerie (*La Croix*, jeudi 28 juillet)

➤ **La thèse du complot ressurgit : le KGB aurait provoqué l'accident du 4 janvier 1960, pour éliminer Camus**

Le 8 août 2011, *Le Point* s'est fait l'écho d'un article paru dans le journal italien *Corriere della Sera*.

L'accident de la route dans lequel l'écrivain français Albert Camus a trouvé la mort en 1960 à 46 ans aurait été provoqué par des agents du KGB, selon les affirmations d'un universitaire italien accueillies lundi avec scepticisme par les experts. Giovanni Catelli, un spécialiste de l'Europe de l'Est, a découvert cette version des faits dans le journal posthume du poète tchèque Jan Zabrana, intitulé *Toute la vie*.

Selon Catelli, dans l'édition originale en tchèque de ce journal figure un passage non traduit dans l'édition

italienne où Zabrana fait état d'une rencontre avec un Russe proche du KGB et la raconte ainsi : « J'ai entendu une chose très étrange d'un homme qui sait beaucoup de choses, et qui dispose de sources pour les connaître. Il affirme que l'accident de la route dans lequel est mort Camus en 1960 a été arrangé par l'espionnage soviétique. Ils ont endommagé un pneu de la voiture grâce à un outil qui lors d'une pointe de vitesse a tailladé ou crevé le pneu. L'ordre pour cette action a été donné personnellement par le ministre (soviétique des Affaires étrangères Dmitri) Chepilov, comme « récompense » pour l'article publié dans *Franc-Tireurs* en mars 1957 dans lequel Camus, à propos des événements en Hongrie, a attaqué ce ministre, le nommant de façon explicite... ».

Luc Douillard, un passionné de Camus, fait le point sur son blog :

<http://lucky.blog.lemonde.fr/2011/08/10/laccident-mortel-dalbert-camus-etait-il-un-attentat-du-kgb/>

➤ **« Visite à Catherine Camus »**

Dans *Le Nouvel Observateur* du 4 août 2011, Odile Quirot raconte sa visite à la fille d'Albert Camus, à Lourmarin, en compagnie du metteur en scène Stéphane Olivié Bisson et de l'acteur Bruno Putzulu, qui ont créé un *Caligula* l'hiver dernier au Théâtre de l'Athénée.

<http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20110727.OBS7728/visite-a-catherine-camus.html>

➤ **Prevalli, « Camus vs Robespierre, de l'homme révolté à l'homme révolutionnaire (Intro) »**

Sur son blog, « Pour une société libre et fraternelle », Prevalli entame une réflexion sur « l'articulation entre l'action et l'idéal, entre la terreur et la vertu, entre la fin et les moyens ».

<http://blogs.mediapart.fr/blog/prevalli/080811/camus-vs-robspierre-de-lhomme-revolte-lhomme-revolutionnaire-intro>

➤ **Olivier Charbonneau, « Du rocher et de l'ignorance »**

« Sisyphe aurait pu être bibliothécaire »... Lisez la suite sur le blog de ce bibliothécaire canadien :

<http://www.culturelibre.ca/contactez-culturelibre/du-rocher-et-de-l%E2%80%99ignorance/>

➤ **Louis de Courcy, « Chez Albert Camus, l'enfant du 9-3 »**

L'auteur revient sur la naissance de Camus à Mondovi (Dréan aujourd'hui), dans le département de Constantine, le 93 d'alors... (*La Croix*, 26 juillet 2011)

➤ **Annonçant la disparition de l'alpiniste Walter Bonatti,**

Le Monde du 22 septembre 2011 soulignait que cet « autodidacte » admirait Camus.

Associations amies

L'association Émir Abdelkader (Maison des Associations du XIII^e, 11 rue Caillaux 75013 Paris) a publié en juin 2011 le numéro 22 de sa *Lettre*.

Son Président Abdelkader Aguib y signe un point de vue sur « Albert Camus et l'Algérie » qui se conclut ainsi :

« Aujourd'hui les Algériens savent apprécier Camus et lui rendre hommage n'est qu'un retour des choses. Il s'agit de savoir ce que l'Algérie a perdu avec sa mise à l'index. Ce que nous avons perdu, c'est le refus d'accepter les vérités assénées, les principes érigés en dogme, les certitudes humaines transformées en lois suprêmes. En fait, nous avons éloigné Camus parce qu'il nous est difficile de réfléchir comme lui.

Nous sommes en train de nous le réapproprier. Tôt ou tard, il y aura une rue qui portera son nom et peut être un centre culturel qui portera son nom. »

Avec une citation de *Noces* et une photo de Tipasa, *La Lettre* comprend une recension du livre de Stéphane Babey se terminant ainsi : « Voilà pourquoi l'œuvre d'Albert Camus se veut, aussi éternelle que le pays dans lequel elle a puisé ses racines. »

Un bel hommage qui touche les membres de notre association...

* * *

Disparition

André ASSUS (1917-2011)

Fils et petit-fils de peintres et illustrateurs nés et installés en Algérie, le docteur André Assus est décédé fin juillet dernier à Antibes où il résidait. Il fut membre de notre Société à ses débuts. Avec sa sœur Jacqueline, il avait fait partie du « Théâtre de l'Équipe », dont certaines des répétitions se déroulaient soit dans l'atelier de Louis Bénisti (dont il était proche de la famille) soit dans l'atelier de son père, au dernier étage d'un immeuble situé square Besson, à deux pas de la Casbah. Il a joué dans l'adaptation des *Frères Karamazov* en compagnie de Jeanne Sicard, Jean Négroni (dans le rôle d'Aliocha) et de Paul Chevalier. De cette expérience Jean Négroni disait : « Benisti, Assus, Marcelle Rouchon, Kohl, Thomas (neveu du peintre Rouault). L'anonymat volontaire qui était notre règle, en me privant de référence, m'empêche de rendre hommage à tous¹³. » Il commença pendant la guerre des études de médecine à Alger, un temps interrompues par son exclusion de l'université en raison des lois antijuives de Vichy et, ayant hésité entre la médecine et le théâtre, exerça ensuite comme médecin gynécologue-accoucheur à Alger, ainsi qu'à l'hôpital dans le service du professeur Amédée Laffont. Il avait créé pendant la guerre, avec José Aboulker, des groupes d'étudiants résistants et participé dans la nuit du 7 au 8 novembre 1942 aux préparatifs du débarquement américain à Alger. Des années plus tard, il en avait donné le témoignage oral et écrit¹⁴. Proche, tout comme son épouse, médecin elle-même, du groupe des libéraux d'Alger, André Assus quitta l'Algérie après le plasticage de son cabinet médical par l'OAS et quand il se sut menacé de mort et s'installa à Antibes à partir de 1961. Il porta une attention toute particulière aux questions d'éthique médicale, s'impliquant dans la rédaction des lois et dans l'information sur la contraception.

André Assus avait consacré deux ouvrages à ses ancêtres peintres :

Il est l'auteur, en 1991, de la seule monographie consacrée à son père Armand Assus (éditions Porte du Sud) préfacée par Emmanuel Roblès. Albert Camus avait fait la connaissance de son père à l'occasion d'une exposition dont il rendit compte dans *Alger étudiant* en mars 1934¹⁵.

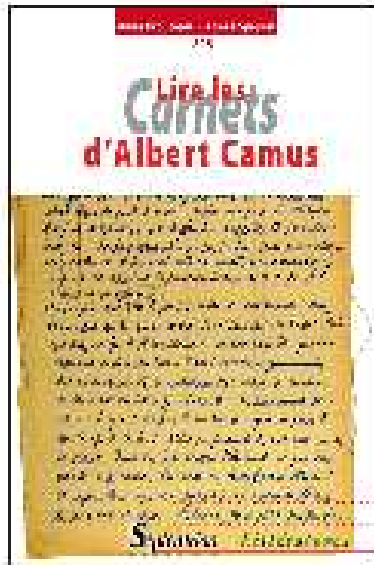
Et en 1999, il rédigea aussi en collaboration avec J.P. Badia un ouvrage sur son grand père *Salomon Assus Illustrateur humoriste de l'Algérie 1850-1919* (éditions Gandini).

Guy BASSET

13 *Revue d'histoire du théâtre*, 1960, n°4, p. 349.

14 *Controverses*, mai 2009, n°11, voir <http://www.controverses.fr/pdf/n11/assus11.pdf>

15 *OC*, I, p.557-558 et *Les Peintres amis d'Albert Camus*, Lourmarin, Rencontres méditerranéennes, 1994, p. 11.



Anne Prouteau - Agnès Spiquel (éds)

contributions de Guy BASSET, Orléans et Paris - Marie-Thérèse BLONDEAU, Paris - Sergueï FOKINE, Saint-Petersbourg - Raymond GAY-CROSIER, Gainesville (État-Unis) - Sophie HÉBERT, Grenoble - Alexis LAGER, Lyon - Danièle LECLAIR, Paris - Hans-Peter LUND, Copenhague - Mamadou Abdoulaye LY, Limetick (Ile-de-France) - Pierre MASSON, Nantes - André-Alain MORELLO, Naples - Anne PROUTEAU, Angers - Linda RASOAMANANA, Nantes - Pierre-Louis REY, Paris - Brigitte SANDOG, Potsdam (Allemagne) - Agnès SPIQUEL, Valenciennes - Paul VIALLANEIX, Clermont-Ferrand - Maurice WEYEMBERGH, Bruxelles

Lire les Carnets d'Albert Camus

Lettres et arts - collection *littératures*
240 pages - 22 € - parution janvier 2012

Albert Camus a vingt-deux ans quand il commence à écrire régulièrement dans ses « Cahiers » ; il ne cessera pas jusqu'à sa mort, la publication sera posthume, sous le titre de *Carnets*. Ces textes, aussi inclassables que divers sont souvent cités ; ils n'avaient jamais été étudiés en tant que tels. Ils le sont ici, par des chercheurs d'horizons divers, qui interrogent les modalités et les enjeux de cette écriture très spécifique. Les *Carnets* prennent ainsi toute leur place dans l'œuvre camusienne, dont ils mettent au jour les ressorts secrets. Au cœur de cette écriture fragmentaire, l'exigence artistique de Camus est aussi manifeste qu'ailleurs ; et c'est à ses *Carnets* qu'en 1937 – il a alors vingt-quatre ans – il confie sa certitude, qui ne se démentira pas : « Écrire, ma joie profonde ! ».

Lire les *Carnets* se révèle indispensable pour qui veut vraiment connaître Camus...

Bulletin de souscription à 15 € réservé aux adhérents à la Société des Études Camusiennes (SEC)

- Je commande exemplaires de **Lire les Carnets d'Albert Camus**
- Je souhaite les retirer au siège de la Société des Études Camusiennes.
- Je serai présent à l'AG du 4 février 2012 où je les réceptionnerai.
- Je désire les recevoir à mon domicile (sortie janvier 2012) et joins les frais de port

5 € pour 1 exemplaire, 7 € pour 2 ex, Franco de port pour 3 ex

Nombre d'ex : 15 € x =

Frais de port :

Total :

À retourner accompagné de votre règlement aux :

Presses Universitaires du Septentrion
rue du Bameau - BP 30199
59654 Villeneuve d'Ascq cedex - France
Tél. : 03 20 41 66 80 - Fax : 03 20 41 66 90
courriel : contact@septentrion.com
chèque à l'ordre des PU du Septentrion

Nom

Prénom

Adresse

.....

Ville Code postal

Pays

Courriel

J'accepte de recevoir
des informations de Septentrion par mail

Septentrion
Presses Universitaires